

A sepia-toned photograph of a young child, likely of African descent, looking directly at the camera. The child is holding a large, woven basket or tray balanced on their head with both hands. The basket is filled with several round items, possibly loaves of bread or fruits. The child is wearing a light-colored, button-down shirt. The background is a plain, light-colored wall.

MARS-AVRIL 1953  
Vol. XVII — 34<sup>e</sup> année  
Montréal — N<sup>o</sup> 8

**LE PRÉCURSEUR**

# Le Précurseur

Par an: \$1.00  
A vie: \$20.00

Les abonnements commencent  
avec janvier ou juillet.

Bulletin bimestriel publié par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE  
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Vol. XVII, 34<sup>e</sup> année

MONTRÉAL, MARS-AVRIL 1953

N<sup>o</sup> 8

## SOMMAIRE

<i>Hommages à Son Éminence le Cardinal Léger</i> .....	331
<i>Bonheur</i> .....	332
La Rédaction	
<i>Sur la tombe d'un grand Missionnaire</i> .....	334
La Rédaction	
<i>En carême</i> .....	339
Sœur Marie-Aline	
<i>La grande Semaine à Cuba</i> .....	341
Sœur Marie-Hermine	
<i>A Bergerac</i> .....	343
Sœur Marie-Simone	
<i>La sorcière changée en première communiant</i> .....	345
Sœur Saint-Sylvère	
<i>Par le Portique du Beau</i> .....	347
Joan Yang	
<i>Hymne à Notre-Dame de la Charité</i> .....	351
<i>La légende du drapeau cubain</i> .....	352
Sœur Marthe-du-Rédempteur	
<i>O Nina Matsuri</i> .....	355
Sœur Saint-Côme	
<i>Ce que coûte un bol de riz</i> .....	357
Sœur Sainte-Angèle-de-Méridi	
<i>La saison des pluies</i> .....	361
Sœur Marie-Anna	
<i>Lettre d'Afrique</i> .....	363
Sœur Saint-Léon-le-Grand	
<i>Les romanesques en Afrique</i> .....	365
Sœur Sainte-Bernadette	
<i>Statistiques des Retraites Fermées pour 1952</i> .....	367
<i>Le bienheureux Théophile Vénard</i> .....	370
Chanoine F. Trochu	
<i>Nécrologie</i> .....	375



## **A Son Éminence le cardinal Paul-Émile Léger**

archevêque de Montréal

*les hommages les plus respectueux  
des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception  
et de la revue « Le Précurseur »*



# BONHEUR

Un petit couvent dans la brousse,  
En glaise rousse,

Avec un toit de chaume blond  
Qui penche long,

Un gai couvent traversé d'ailes,  
De ritournelles,

Où le vent court après le vent,  
Le vent d'avant,

L'écureuil gîte sur la poutre,  
Avec en outre

Tout un clan de chauves-souris,  
De hiboux gris,

Mon gai couvent, c'est presque l'arche  
Du Patriarche!

Le serpent même y vient coulant  
Son corps gluant...

Mais cette hutte en glaise rousse,  
En pleine brousse,

C'est le château du vrai bonheur,  
Humble de coeur !

Un Noir appelle à la fenêtre.  
Il veut connaître

Dieu, l'Esprit qui créa le Blanc,  
Le Noir autant !

Et je pars chercher dans la brousse  
Des brebis douces,

Errantes, et qu'il faut mener  
Chez le Berger.

Et j'éprouve un bonheur immense  
Quand, noir et dense,

Sous mon oeil moutonne un troupeau,  
Sûr, le plus beau !

Rien ne vaut mon bonheur de brousse,  
Ma hutte rousse,  
Mes brebis douces !

M. I. C.

**SUR  
LA  
T  
O  
M  
B  
E**

**D'UN  
GRAND  
MISSIONNAIRE**



Le souvenir du regretté pasteur de Sze-pingkaï, S. Exc. Mgr L.-A. Lapierre, s'apparente de trop près à celui de Mère Marie-du-Saint-Esprit ainsi qu'à l'histoire de sa Communauté en Mandchourie, pour ne pas vivre à jamais dans la vénération et la reconnaissance des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception.

On sait peut-être l'incident qui fit se rencontrer, en 1920, ces deux âmes aux horizons larges, à l'esprit de foi capable de transporter les montagnes, au zèle que rien ne décourage: la Fondatrice, dont l'Œuvre n'est vieille que de dix-huit années, l'abbé Lapierre, vicaire à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal. En ce temps-là, la bonne Mère, qui avait remué ciel et terre pour obtenir la création d'un séminaire des Missions-Étrangères à Montréal, attendait dans la prière et le sacrifice le prêtre que ne manquerait pas de lui envoyer la Providence. Car elle était forte de cette quasi-promesse de Mgr Bruchési: « Trouvez-moi des prêtres », et riche de la vertu d'espérance qui ne trompe pas. Or, un jour, vers midi, sonne au couvent de la montagne un ecclésiastique inconnu, harassé de fatigue, à jeun; il revient de funérailles. La blanche Madone du parterre a signalé cette demeure d'Outremont à son attention: ici, on lui servira bien volontiers une tasse de café.

De fait, Mère Marie-du-Saint-Esprit s'acquitte elle-même de son devoir d'hôtesse, charmée qu'elle est d'une si belle simplicité. Alors se lie au-dessus de la banale tasse de café une conversation d'envergure: le prêtre et la religieuse parlent des missions lointaines avec la même chaleur, la même compréhension. Lui, avoue spontanément que dès son ordination, il a souhaité se consacrer à l'apostolat en mission; elle, qui pressent là la réponse de Dieu, dévoile son cher projet d'un Séminaire des Missions-Étrangères, projet qu'approuve Sa Grandeur Mgr Bruchési, moyennant cette condition: « Trouvez-moi des prêtres. » Et l'abbé accepte d'aller s'offrir à Mgr l'Archevêque: le premier prêtre est trouvé; le Séminaire a sa première pierre!

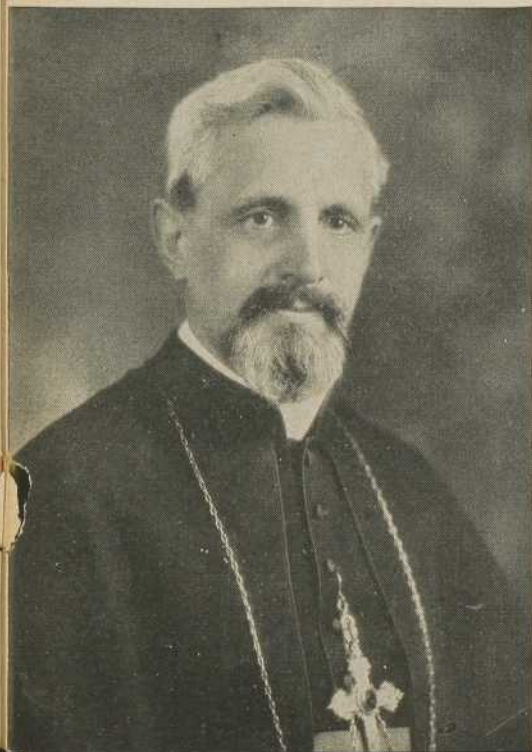
L'année suivante, lorsque, le 12 mai, NN. SS. les évêques nomment M. le Chanoine Avila Roch Supérieur du Séminaire en formation, la recrue de Mère Marie-du-Saint-Esprit figure dans le groupe fondateur. Peu après, l'abbé Lapierre devient aumônier de ce même couvent où sa carrière sacerdotale a pris le tournant missionnaire. La Maison-Mère bénéficiera de son ministère dévoué pendant trois ans, et le Noviciat, qui se transporte à Pont-Viau en 1923, jusqu'à son départ pour la Mandchourie.

Ce départ, le premier dans la Société des Missions-Étrangères de Montréal, a lieu le 11 septembre 1925. Avec M. l'abbé Lapierre partent MM. les abbés Lomme et Bérichon. Les témoins de cet événement historique, si glorieux pour l'Église canadienne, ne peuvent s'empêcher de voir un étrange présage dans l'ouragan qui s'abat sur Pont-Viau au milieu de la journée commencée en beauté. Furie des éléments: ténèbres zébrées d'éclairs, tonnerres vociférants, pluie torrentielle que poussent des vents déchainés. Des arbres sont déracinés, des branches traversent l'espace comme des fétus; la croix qui domine le Séminaire est arrachée de son fourreau et comme tordue. L'aspect terrifiant de la nature exprime la colère de Satan devant la perspective des ravages que vont causer à son royaume du paganisme les équipes d'ouvriers évangéliques canadiens. Mais la tempête s'apaise: le ciel redevient pur, le soleil luit. Les trois

missionnaires quittent Pont-Viau dans la joie et l'enthousiasme. Un missionnaire triste serait un triste missionnaire.

En 1927, l'abbé Lapierre, Supérieure de la Société en Mandchourie, appelle à ses côtés les filles de Mère Marie-du-Saint-Esprit. Les chrétientés poussent et avec elles les œuvres d'éducation et de bienfaisance qui affermissent les structures de l'Église: écoles, dispensaires, orphelinats, catéchuménats, refuges, noviciat indigène. Les pionnières de l'Institut à Tcheng Kia T'oën, Sœur Julienne-du-Saint-Sacrement, Sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal et Sœur Saint-Gérard, décrivent en ces termes l'accueil paternel de M. le Supérieur.

« A notre arrivée à la Mission, la cloche sonne; les chrétiens lancent des pétards. Le P. Lapierre nous souhaite la bienvenue avec des larmes d'émotion dans les yeux et dans la voix. Puis il nous conduit



à la chapelle où nous assistons à la Bénédiction du Saint Sacrement donnée par le P. Quenneville. Les dix prêtres canadiens sont présents, car tous sont accourus saluer leurs nouveaux confrères et les Sœurs du pays natal. Un *Te Deum* est chanté en reconnaissance de la protection dont nous avons joui pendant le voyage. Le P. Lapierre nous conduit ensuite à la maison qu'il a aménagée pour nous non loin de l'église. Nous entrons dans une grande salle où sont appendus aux murs deux jolies cadres: le Sacré-Cœur de Jésus et le Sacré-Cœur de Marie. Une deuxième pièce sert de cuisine-réfectoire, une troisième de dortoir. Des lits ont été préparés; la table est mise. Le P. Lomme apporte notre souper. Le P. Lapierre remet les clefs à Sœur Julienne-du-Saint-Sacrement, nous bénit, récite le Bénédicité, puis nous quitte pour aller souper avec ses confrères.»

Ces lignes très simples laissent transparaître la physionomie de celui que la Providence va placer, en 1930, à la tête de la nouvelle Préfecture apostolique de Szepingkaï: un pasteur au cœur bon et sensible, un père plein de sollicitude pour ses enfants, un missionnaire qui appuie son apostolat sur la prière, un dévot des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie: ce n'est pas par hasard qu'il a fixé ces deux images aux murs du couvent!

Rome élève Mgr Lapierre à la dignité épiscopale en 1932. La devise qu'il inscrit à son blason: « La charité du Christ me presse », trace son programme. Il se fait tout à tous et semble au milieu de ses chrétiens comme un père au milieu de ses enfants; il reçoit les grands avec cordialité mais s'abaisse aussi bien vers les petits avec une simplicité et une bienveillance extrêmes. Son cœur d'or aime à donner; il n'est vraiment content que lorsqu'il a pu offrir quelque chose à ses visiteurs. Et cet évêque trouve du temps pour tout! En dépit de ses mille occupations, il donne des conférences spirituelles aux religieuses canadiennes et aux petites Sœurs indigènes qu'elles forment.

Ce noviciat indigène et le Petit Séminaire qu'il a fondé, en 1931, seront ses œuvres de prédilection. Le chef de la jeune Église de Szepingkaï voit juste et loin. Et il écrit: « Ce n'est pas tout de convertir et de baptiser; l'œuvre importante, c'est de christianiser les populations, c'est d'organiser l'Église pour qu'elle puisse se maintenir, se développer, exercer son action bienfaisante et salutaire dans les âmes. A cette fin, deux choses importent: 1° former des groupes de fidèles bien instruits, dociles aux enseignements de l'Église; 2° établir l'œuvre des vocations sacerdotales et religieuses ainsi que celle des catéchistes, hommes et femmes. » Un peu plus loin il ajoute: « Grâce à Dieu, dans le Manchoukouo, les vocations sacerdotales et religieuses sont plutôt nombreuses et donnent de belles espérances pour l'Église de demain. Il est même extraordinaire que dans un pays où la foi est si récente, les catholiques si peu nombreux, il y ait tant de jeunes gens et de jeunes filles qui se présentent dans les Séminaires et les couvents! » Ces vocations dont s'émerveille le saint évêque, c'est lui qui les a gagnées par sa foi invincible, ses Heures Saintes, sa confiance illimitée dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie!

Les tempêtes de la Deuxième Guerre, en Orient, n'épargnent pas Szepingkaï. L'essor de l'Église en est paralysé. Monseigneur connaît alors les souf-

frances de la concentration, même celles de la prison. Quand on l'interrogera sur ce qu'il a enduré moralement et physiquement aux mains des Japonais, il détournera le sujet. Aux questions trop directes, il répondra par des « plus tard, je vous le dirai! », plus tard qu'il écartera toujours avec soin. Son entourage croit qu'il a promis à Dieu de ne jamais parler de cela. Et pour se venger sans doute des vexations de ses ennemis, il loue, après leur défaite, une vaste bâtisse où il recueille une centaine de leurs réfugiés humiliés, pourchassés. Bien plus, Son Excellence paie de sa bourse, tout un hiver, le chauffage et la nourriture de ces pauvres gens; il leur envoie ses prêtres et charge deux Sœurs de soigner leurs malades. Cet apôtre n'est-il pas vraiment pressé de la charité du Christ?

La drôle de paix de 1945 n'apporte aucune trêve au peuple de la Mandchourie: Nationalistes et Communistes se disputent aussitôt le territoire. Szepingkaï, nœud ferroviaire, est une cible toute désignée aux bombes et aux obus. Que fait alors le courageux Mgr Lapière? Il voit à mettre en lieu sûr le personnel de la Mission, puis, réfugié lui-même aux caves de l'évêché, il travaille à corriger les plans de ce grand noviciat indigène dont il projette depuis longtemps la construction! Quand viendra la paix, ce sera l'heure de bâtir. Mais, hélas! la Mission catholique se couvre de ruines: la cathédrale elle-même est rasée; c'est bien plutôt l'heure des ténèbres! Les Communistes triomphent; et avec eux commence l'ère de cette persécution moderne dont la technique consiste à ne pas faire des martyrs mais des criminels, à rendre, par tous les moyens, la vie impossible aux missionnaires et aux chrétiens.

La persécution trouve le chef de l'Église de Szepingkaï ferme au gouvernail: il ne bougera pas; il ne bronchera pas; il tiendra jusqu'au bout. Dans un moment particulièrement grave, il écrit: « Ce n'est certainement pas encourageant de faire de l'apostolat dans ces conditions, mais, que voulez-vous, nous ne pouvons pas abandonner nos chrétiens. Que le Sacré-Cœur nous soit en aide et que son Immaculée Mère nous protège! C'est la révolution, même la persécution; tout cela ne peut se passer sans qu'il y ait des souffrances ou même des victimes. Les Missions en Mandchourie ne sont pas mortes; si elles végètent aujourd'hui, demain elles reprendront leur essor. Il importe que nous, Missionnaires canadiens, dans ce territoire destiné à devenir un grand pays, nous ayons fait beaucoup pour promouvoir la foi et que nous souffrions même beaucoup pour la faire progresser. Que la population de Mandchourie le sache et le proclame, voilà ce à quoi il faut tendre! »

Cela, la population de Szepingkaï l'apprend dans l'admiration. Pâques 1950 voit une affluence extraordinaire de chrétiens: c'est une véritable résurrection! Aux six messes, la chapelle qui tient lieu de cathédrale craque sous l'assistance. A ceux qui lui témoignent leur sympathie en raison des désastres qui ont ruiné ses missions, Monseigneur répond exultant de bonheur: « Je ne veux que des chrétiens; les chrétiens me restent; ils me suffisent; je n'ai pas besoin de maisons! »

L'héroïque évêque soutiendra la lutte encore deux ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, gardant une foi invincible en l'avenir de l'Église de Chine. Seul cet

avenir accompli pourra montrer tout ce qu'il doit au grand missionnaire canadien. Cependant, on peut écrire déjà qu'en créant un Petit Séminaire dès l'aube de son épiscopat, Mgr Lapierre a assuré au diocèse de Szepingkaï l'évêque mandchou que réclamaient les temps présents. Oui, Monseigneur voyait juste et loin en songeant de si bonne heure à l'Église de demain!

Sur la tombe de ce grand missionnaire, qu'on veuille bien permettre aux Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de recueillir une part de son souvenir comme un bien de famille. Mgr Lapierre restera toujours pour elles le prêtre *trouvé* par Mère Marie-du-Saint-Esprit, et ce Père bien-aimé qui leur a légué, avec ses plus saints enseignements, les plus beaux exemples missionnaires.

---

### Sainte mort d'un jeune prêtre chinois en prison

*Hong-Kong* (A. I. F.). — Un jeune prêtre chinois de la Mission de Wuhu, le P. Matthieu Su, est mort comme un saint, en récitant le *Credo* à haute voix jusqu'à son dernier soupir dans la prison communiste de Fanchang.

Ordonné prêtre en 1949 et animé d'un grand zèle pour les âmes, il avait évidemment opposé la plus énergique résistance au mouvement de l'Église Indépendante. C'est la raison pour laquelle il fut arrêté au printemps de 1950.

Les travaux forcés, les intempéries, la mauvaise alimentation, joints à des interrogatoires incessants de jour et de nuit, finirent par avoir raison de sa santé. Le Père Su supporta tout avec un courage et une foi qui firent l'admiration et l'édification de ses co-détenus. Il est mort en récitant à haute voix le Symbole des Apôtres pour marquer son attachement à Rome et sa réprobation du mouvement schismatique. Il n'était âgé que de 30 ans.

Craignant des incidents, les communistes enlevèrent son corps de nuit et l'enterrèrent dans un terrain vague des environs du camp, sans laisser aucune indication. — (*Fides*.)

\* \* \*

C'est pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ devant les hommes que les hommes méchants persécutent les hérauts de l'Évangile. Le monde les regarde comme des fous, mais ce sont les vrais sages; ici-bas ils sèment dans l'humiliation et la douleur, un jour ils moissonneront dans la gloire et la joie!

Bx Théophile VÉNARD.

\* \* \*

Celui qui travaille au salut des âmes ne saurait périr. Et c'est pour gagner la couronne éternelle que chaque missionnaire s'immole et se consacre au salut des pauvres âmes.

R. P. Jean BARRIER, M. E.

# EN

# CARÊME

par Sœur MARIE-ALINE<sup>1</sup>, M. I. C.



Le chant de l'hymne national terminé, quarante-quatre fillettes de première année entrent silencieuses dans leur classe.

De la « nouveauté » au tableau noir de gauche frappe leurs regards et les y tient rivés: un Jésus en croix avec au-dessus cette inscription en majuscules: « Console le

bon Jésus! » Comme on n'est pas très savante encore, on épelle à haute voix pour tâcher de déchiffrer le mystère des mots. Deux coups de claquoir ramènent l'attention; il faut bien tout de même offrir son cœur au bon Dieu avant d'expliquer la composition de l'image... Et si les jeunes imaginations travaillent pendant la prière, ce ne sera que sainte distraction...

Après la salutation d'usage, je rappelle qu'en ce mercredi commence le temps du carême, et j'invite mon petit monde à chercher dans sa tête des sacrifices qui pourraient consoler Jésus que les gros pécheurs font tant souffrir par leurs offenses sans nombre. En un tour de méninges, chacune a trouvé son moyen d'adoucir les douleurs du divin Crucifié. Et les résolutions fusent de toutes parts: « *Quimbé bien l'église, vini lan la messe, fèmé gé pendant la prière, pas rémett coup, pas baille menti, écri bien nan cahier* », etc.

Tout beau! mais quelque chose d'important manque à la liste: transporter du sable, du gravier et des roches pour l'érection d'un calvaire sur le terrain de l'école. Le Père Curé n'a-t-il pas réclamé au prône, dimanche, l'aide bénévole de tous les paroissiens afin de diminuer le coût de l'entreprise?

« Est-ce que nous n'apporterons pas aussi du sable, du gravier et des roches pour le calvaire? dis-je.

— Oui, Mère, crient d'une seule voix mes quarante-quatre élèves. *Nous té blié ça!* »

Et l'on a tenu parole. Chaque jour du carême a vu une troupe enfantine en corvée, avant et après la classe, et cela pour convertir des pécheurs. On a

1. Anne-Marie LAROCQUE, de Rawdon.

même, des fois, sacrifié la récréation de la matinée pour répondre au S. O. S. des maçons qui prévoient manquer de matériaux. Ici le sacrifice portait doublure: ce qu'il en coûtait de laisser le gros ballon blanc, les cordes à danser, les poupées venues du Canada et des États-Unis exprès pour amuser des fillettes qui n'en ont pas...

La miséricorde divine a eu pour agréables ces naïves mortifications et des grâces de conversion sont descendues sur la côte haïtienne.

Le calvaire fut parachevé pour le Vendredi Saint. Ce magnifique monument qui domine la ville, tel un acte de foi, est bien un peu un mémorial de la générosité des petits enfants des Coteaux.

**CHAQUE JOUR DU CARÊME, LES FILLETES DES COTEAUX TRANSPORTENT  
DES PIERRES POUR L'ÉRECTION DU CALVAIRE.**



## LA GRANDE

## SEMAINE À CUBA

par Sœur MARIE-HERMINE <sup>1</sup>, M. I. C.

Peu de pays attachent autant d'importance que Cuba au dimanche des Rameaux; peu non plus évoquent d'une manière aussi réaliste le triomphe délirant et éphémère que la liturgie rappelle en ce jour. Pour une fois les églises se remplissent à craquer. On accourt de tous les coins du village, des chaumières éparpillées dans les plaines de canne à sucre, de ces *campos* d'où l'on ne peut sortir qu'en jeep ou en charrette à bœufs. La *Misa del gallo* de la Noël attire moins les foules que l'office des Palmes!

Si la présence des *Madre* n'impose un certain silence, on cause à l'église tout comme dans un théâtre quand la représentation retarde. Il est évident qu'on ne sait rien du comportement des fidèles au saint lieu: on s'assoit aussitôt arrivé; quelques unités seulement connaissent la génuflexion. Le plus comique, c'est que ceux-là la multiplient devant les nombreuses statues, et ils accompagnent cette gymnastique de petits signes de croix espagnols tracés avec le pouce sur le front, les lèvres et le cœur. Pendant la messe les hommes restent debout, les femmes à genoux: tous guettent quelque indice que la procession va se mettre en branle. La procession!... il n'existe sûrement pas à Cuba de meilleur système de ralliement populaire! Or, le dimanche des Rameaux a son défilé au *guano* béni à travers les rues du village. Ce mot de *guano* désigne les branches spéciales de palmier employées en ce jour; des rameaux neufs, encore fermés, droits comme des flèches et qui poussent à la cime de l'arbre, au cœur de son panache. Comme un palmier ne renferme que deux, trois, quatre *guano*, et que les grimpeurs exigent quinze ou vingt sous par escalade, la coutume veut que le Curé, la veille de la fête, fasse couper des rameaux pour ses ouailles.

Lui-même les distribue à la balustrade après la cérémonie de la bénédiction. A certains endroits, suivi des enfants de chœur, il parcourt la nef, remettant à chacun sa part. Et tout bon Cubain recevant son *guano* le baise avec grande

1. Véronique BERNATCHEZ, de Pont-Rouge.

dévotion. Il le portera ostensiblement toute la journée: à la ceinture ou en collier.

La procession du dimanche des Rameaux ouvre la série des manifestations allégoriques qui commémorent, à partir du mercredi saint, les événements de la Passion. Par exemple, le cortège du *Santo Entierro* (saint enterrement) comprenait, l'an dernier, les chars suivants avec figurants ou mannequins grandeur naturelle: entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, Jésus au jardin des Olives, le Couronnement d'épines, la Flagellation, Jésus montant au Calvaire chargé de sa croix et suivi de Véronique, le Crucifiement, la Descente de la Croix, Jésus au sépulcre: ici, oreiller de satin, draps de soie et de dentelle!

À l'aube de Pâques, le peuple va à la rencontre du char de Jésus ressuscité et le ramène triomphalement à l'église pour la messe solennelle.

Par tout Cuba, la grande semaine impose des observances rigoureuses: abstinence totale de viande; on ne tolère même aucune graisse animale dans la préparation des aliments. Pour qui connaît les goûts et les habitudes du peuple cubain, il est facile de se figurer l'énormité de cette mortification. Le Vendredi Saint, le travail est prohibé; et cela s'entend non seulement du travail d'usine, de magasin, de ferme, mais encore de la besogne domestique: blanchissage, repassage, balayage, lavage de vaisselle, couture, etc., et les enfants, à qui on donne d'ordinaire sans sourciller la clef des champs... et des rues, participent au sacrifice commun: on les garde à la maison.

Hélas! pourquoi cette ferveur démonstrative n'est-elle pas unie au fidèle accomplissement de la loi, des préceptes d'obligation?

Et feu de paille! Au dimanche de la Quasimodo vous chercheriez en vain à l'église ces gens qui chantaient, enthousiastes, les *Hosanna* des Rameaux et les *Alleluia* de Pâques. Ils n'y paraîtront plus; ils sont retournés à leurs affaires, à Mammon.



Le problème de l'union des Églises domine tous les autres: c'est le moment où jamais de nous souvenir du cri de Jésus: « *Ut sint unum*: Père, qu'ils soient un comme Vous et Moi... afin que le monde croie que Vous m'avez envoyé. » Jésus a lié Lui-même l'unité chrétienne et la foi en sa mission. Être un, afin que le monde croie... On a tenté bien des fois, au cours de l'histoire, de résoudre ce problème à coups de discussions savantes et subtiles: elles ont souvent envenimé les oppositions; elles sont toujours restées sans résultats durables. L'heure ne serait-elle pas ici encore celle de Marie? Quand des enfants ont quitté le foyer commun et ne se comprennent plus, n'est-ce pas le souvenir de leur mère tendrement aimée qui reste le lien le plus fort et le meilleur espoir de voir la famille se réconcilier?

# à Bergerac

par Sœur MARIE-SIMONE <sup>1</sup>, M. I. C.

Il va faire beau! Cette réflexion ajoute à ma joie d'expérimenter une visite en chapelle tandis qu'à la suite de Sœur Supérieure <sup>2</sup> et de Sœur Saint-Adélar <sup>3</sup> je saute à cheval pour filer vers Bergerac qui célèbre, en ce dimanche du Bon Pasteur, sa fête patronale.

*Rapide* prend la tête de l'expédition et a tôt fait de disparaître; la monture de Sœur Saint-Adélar et la mienne quittent leur citronnier d'attache avec lenteur, comme en hésitant: c'est qu'elles ne connaissent pas leurs amazones! Pour un quart d'heure, nous chevauchons sur la grand-route, à l'ouest du bourg, ayant d'un côté la mer, de l'autre les montagnes. Je voudrais bien aller au pas pour contempler un peu la belle nature tropicale; mais la messe est à 8 heures et les Mères ne doivent pas être en retard! Un deuxième appel tombe du clocher au loin. Nos bêtes semblent comprendre l'avertissement et partent au galop, dépassant une foule de paysans endimanchés, la plupart à pied. Nous faisons halte devant la résidence du directeur de la chapelle, qui, à la vue des Mères de Port-Salut, s'empresse d'apporter des chaises pour les aider à descendre de cheval.

La chapelle est déjà remplie et les arrivants doivent rester sur la terrasse. Toutefois le dévoué catéchiste de Bergerac nous conduit au premier rang, à trois pas de l'autel. Le missel est ouvert, les cierges allumés; de sa niche de verdure le Bon Pasteur jette un regard satisfait sur son troupeau, surtout sur



1. Cécile LABRIE, de Sainte-Croix de Dunham.

2. Émilienne CANTIN, de Québec.

3. Cécile FRAPPIER, de Sorel.

cette portion choisie: quarante-cinq premiers communiant: enfants, jeunes gens, adultes de quarante à soixante ans. La messe commence, dialoguée en créole. Ainsi traduites, les solennelles prières de la liturgie prennent un accent naïf et populaire; des humbles parlent à Dieu dans le langage des humbles. Mais voici que tinte la clochette; bientôt Jésus sera là présent dans cette pauvre chapelle des mornes. Une émotion inconnue jusqu'ici m'envahit le cœur et je dis: « Seigneur, je ne suis pas digne d'être si près de vous, mais dites une parole, embrassez mon cœur d'amour pour vous. Donnez à tous ceux qui vous recevront la grâce de vous rester fidèles. » Les vieux premiers communiant, dont la maman d'une de nos élèves, s'avancent au banquet divin. Le catéchiste doit diriger la circulation difficile en un lieu si exigü. Nous-mêmes sommes obligées de sortir de la chapelle pour les vingt minutes que dure la communion.

La messe terminée, le peuple chante en créole des cantiques d'action de grâces, tout en se rangeant pour la procession. Pas de fête patronale sans procession! Le cortège suit un étroit sentier au milieu des cultures qui dévalent la pente avoisinant le temple. Nous allons d'un pas rapide, chantant toujours, sautant par-dessus les petites palissades qui séparent les différentes plantations. J'ai l'impression de courir après quelque brebis perdue... Soudain se dresse une palissade joliment haute. Faut-il passer celle-là aussi? Devant moi on escalade avec une pieuse ardeur. Un Noir devine mon embarras et renverse l'obstacle d'un vigoureux coup de talon..., ce qui émousse bien un peu mon recueillement. Et le défilé se poursuit sans encombre.

De retour à la chapelle, il y a distribution de cadeaux aux élus du jour: chapelets, images, médailles. Nous félicitons, encourageons, conseillons. Bergerac compte un petit troupeau vraiment intéressant. Mais il nous faut rentrer à Port-Salut avant que le soleil tape trop dur. Le trajet s'effectue au pas, par un sentier à travers mornes et ravins. Ici, les racines d'un gigantesque manguier deux fois centenaire servent d'escalier sur un flanc abrupt; plus loin, les branches très basses d'un abricotier obligent à se courber sur le col du cheval pour éviter l'aventure d'Absalon. Nous côtoyons de beaux jardins qui laissent dépasser de longues feuilles de bananier en bénédictions d'ombre. Des salutations joyeuses partent des terrasses de maçonnerie où l'on fait sécher le café: des familles sont réunies là pour voir passer les Mères.

Et de nouveau le chemin du bourg au bord de la mer. La route est déserte; l'immense nappe bleue sans un pli. Seul un *grand gosier* (pélican) s'affaire en plongeons. Il finit par reparaitre avec, au bec, un menu poisson qu'il engouffre d'un trait dans son grand gosier.

Voici Pointe-Sable, et, sur la colline, son usine de vétiver et d'huile de citronnelle. Encore un temps de galop et dans la cour d'un petit couvent, sous les palmes, descend une missionnaire tout heureuse de sa première visite en chapelle!

# LA SORCIÈRE CHANGÉE EN PREMIÈRE COMMUNIANTE

par Sœur SAINT-SYLVÈRE<sup>1</sup>, M. I. C.

C'est la vieille Syntémise qui frise les quatre-vingts ans et qui, après avoir vécu trois quarts de siècle dans les pratiques superstitieuses, a reçu le bon Dieu pour la première fois au matin de Pâques, avec une ferveur quasi angélique. Oh! ce n'est pas que Mimise ressemble précisément à un ange! Elle est si laide avec sa figure plissée, tellement plissée que sa bouche ne semble qu'une ride de plus; avec ses petits yeux félins, habitués à tromper la clientèle; avec ses joues collées l'une à l'autre; ses longs bras squelettiques qui s'agitent à chaque mot qu'elle prononce comme lorsqu'elle se livrait à ses incantations; avec ce pied gauche qui ne veut plus se soulever et qu'elle laisse trainer, décrivant d'étranges demi-cercles. Depuis Pâques, Syntémise coule les plus beaux jours de sa vie, des jours comme elle n'en a pas connus au temps même de sa célébrité de sorcière! C'est elle qui l'avoue, avec des sanglots dans la voix, à qui veut l'entendre.

Sa conversion a son origine dans le zèle d'une de nos élèves de deuxième année, petite âme pure qui demanda au Jésus de sa première communion la grâce de voir ses parents se marier devant l'église. Non seulement le bon Dieu exauça la prière d'Éliana, mais il voulut que sa maman se convertît tout à fait: elle suivit les cours de doctrine que Sœur Supérieure et d'anciennes élèves donnent aux adultes, et s'approcha elle aussi pour la première fois de la Table Sainte. A l'exemple de sa fillette, cette femme se fit apôtre, visitant ses voisines et les invitant à



1. Clara LEBLANC, de Saint-Sylvère.

partager son bonheur de catholique pratiquante. C'est ainsi que Syntémise, sollicitée, se décida à quitter sa vie de péché.

Le bon Dieu ouvrit sans doute des trésors de miséricorde en faveur de cette misérable, car elle en arriva à n'avoir qu'un souci: être tout entière à *Papa Bon Dié* et le posséder tout entier dans la blanche hostie. Hélas! sa mémoire de sorcière, qui retenait si bien jadis les formules magiques, se refusa à apprendre toutes les prières ordinaires. Cependant, sa bonne volonté, son grand désir de communier, sa claire compréhension du Pain eucharistique, et surtout ses instances pour recevoir le bon Dieu avant de mourir, inclinèrent le Père Curé à la confesser et à l'admettre au banquet divin en la fête de la Résurrection.

Il vous aurait fallu voir Synthémise ce matin-là, radieuse comme nos petites filles sous leur mousseline de premières communiantes! Elle aussi s'avança en blanc vers la Sainte Table, mais dans une robe d'emprunt; elle portait son immense chapeau de paille, légendaire sur la Côte, et des sandales qu'un charitable cordonnier lui avait fabriquées pour « grand merci ». Après la messe elle prolongea longtemps son action de grâces et laissa des larmes de repentir couler librement sur ses mains.

La nouvelle convertie ne manqua pas de marquer sa reconnaissance à Sœur Supérieure qui s'était dévouée pendant un an à son instruction religieuse. Quelqu'un demanda: « Qu'avez-vous dit au bon Jésus dans votre cœur? » Elle répondit avec une simplicité qui doit ensorceler la miséricorde divine: « Je lui ai parlé des *enfantillages* de ma vie et lui ai demandé pardon; je lui ai dit aussi mon amour. »

Au lendemain de ce jour de bonheur, Syntémise vendit son dernier morceau de terre pour quatre-vingts gourdes, environ cinq piastres. Avec cette petite fortune, elle alla chez le charpentier le moins exigeant acheter un cercueil.

Mimise peut maintenant mourir en paix: son cœur a reçu Jésus et sa *caille* recèle sa future bière, ainsi qu'une mallette dans laquelle dort un petit voile blanc. Ce voile, elle nous avait priées en grand mystère de le lui donner. Comme sa première communion était passée, je m'étonnai de ce désir. Et Syntémise de m'expliquer dans son savoureux créole: « Ou pas connain, m'laide et m'vlé yo caché figui'm lor yo va metté'm man cêkeil moïn. » (Vous savez bien que je suis laide, alors je veux qu'on me cache la figure lorsqu'on me mettra dans mon cercueil.)

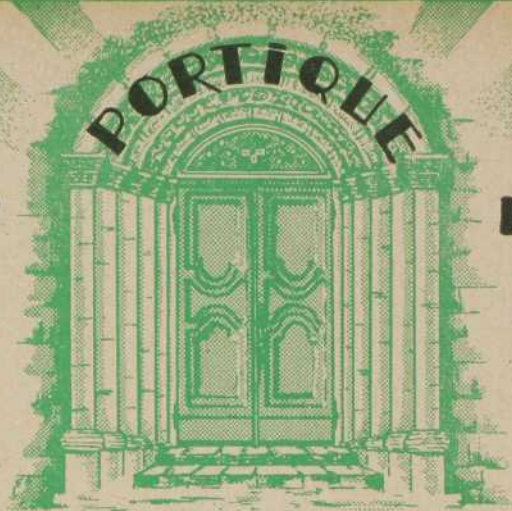
En attendant son départ pour l'autre monde, la sorcière de naguère égrène des chapelets à l'église, devant le tabernacle et devant les statues des autels latéraux... sans doute pour enchanter Notre-Dame et l'avoir à sa merci quand saint Pierre fera le relevé des *enfantillages* de sa vie!

---

Ce qu'il y a de mieux à faire pour les âmes, c'est d'encourager les vocations de missionnaires.

R. P. Jean BARRIER, M. E.

PAR  
LE



BEAU  
DU

par Joan YANG

L'esprit fini de l'homme aspire à la Vérité infinie; et telle l'alouette qui cherche en vain les confins du ciel, il s'élève pour se retrouver toujours dans ses limites humaines, défait et déçu. Qui a la foi, cependant, atteint la Vérité vivante en la Révélation; en elle, il s'établit heureux et serein.

Mais sans la foi, l'homme ne peut que se tromper, demander et redemander encore: « Qu'est-ce que la Vérité? »

Lumière sans vacillements et sans ombres, cette Vérité brille dans les ténèbres. Elle est l'Être suprême, celui-là seul qui est: Dieu, l'Absolu. Toutes les vérités connaissables, existantes, ne sont que des radiations de Lui, éternelle, immuable, adorable Vérité. Et cette Vérité ne se confine pas; elle rayonne, répand l'intensité de sa lumière sur quiconque franchit le seuil de son portique. Celui-là qui s'agenouille à son autel, elle le reçoit, l'adopte, le nomme son disciple.

C'est précisément la divine aventure que vécut une âme qui, ayant découvert le Temple de la Vérité, y entra et s'y fixa. Ce récit est donc avant tout un témoignage à la Vérité; le témoignage d'un être de

néant qui osa poursuivre Celui qui est tout et qui, dans cette Toute-Perfection, découvrit l'achèvement de son être propre. C'est mon histoire...

Issue d'une famille protestante, j'ai toujours cru en Dieu, quoique ma croyance empruntât souvent des formes fantaisistes. Parfois Dieu me sembla lointain, impersonnel; parfois tout près; ou encore, incorporé à la poésie de la nature. Mais sous quelque forme que ce fût, Dieu me resta toujours vaguement présent: un Être vers qui lever les yeux, quelqu'un de tout-puissant qui m'avait créée. A vrai dire, cette conscience de l'existence de Dieu mit obstacle plutôt qu'elle ne me pressa vers la Vérité totale. J'étais fière de ce rayon de lumière et je n'éprouvais qu'un parfait dédain pour les emprisonnements de la logique et du dogme.

J'entrai en contact avec des catholiques et ne les jugeai pas meilleurs que les autres mortels. Leur Église me parut tout juste comme une forme ordinaire de religion. Hélas! j'eus le tort de ne considérer que les apparences sans m'arrêter à cette Vie divine qui palpite en elle. Et je sautai à cette pratique que l'esprit humain jouit d'une liberté transcendante à toutes les religions. A la vérité, mes aspirations se nourrissaient à cette époque d'un étrange mélange: panthéisme de Wordsworth, libéralisme de Whitman, mysticisme hindou, pure sagesse naturelle de mon pays natal, la Chine. L'homme, je le savais, est voué à une destinée plus haute que la simple satisfaction de ses caprices du jour et du lendemain. Mais comme mon entourage ne se souciait pas d'autre chose que des biens matériels, je conclus qu'il ne pourrait me fournir ce que je souhaitais. Pas davantage je ne songeai à interroger les enseignements de l'Église catholique.

Mon opinion sur le christianisme ne gagna rien aux sèches leçons des *Sunday-Schools* ni aux deux heures endormantes des classes de religion à l'école protestante. En face de problèmes insolubles que des hommes, pensais-je, étaient assez fous d'essayer de résoudre, je devins un de ces protestants qui ont cessé depuis longtemps de *protester*! Et je restai seule à creuser une terre désertique pour un peu d'eau, alors que coulait non loin la Source vive.

Mais le Dieu d'éternelle sagesse attendait avec bonté le moment opportun, ce qu'on appelle: son heure. Tendrement, il se mit à l'ouvrage; et lentement, et sûrement, et habilement, il modela mon âme de misères à son image.

Son premier soin fut de me montrer ma propre insuffisance, le prix de la vie, le devoir d'employer cette vie à quelque chose de noble. Il me fit voir combien il me serait facile de gâcher mon bonheur futur sur une notion erronée de l'éternité. La science ne me contenta plus et je commençai à douter de la valeur de mes connaissances. Dieu m'accorda la grâce de la prière. Je le priai, et le priai encore de m'éclairer. Je lui demandais de donner un sens même à mes suppliques, car au fond je ne savais pas ce qui me manquait. Le Seigneur eut pitié: il me conduisit à St. Theresa's où je me sentis *at home*. Là je connus la doctrine de saint Thomas, le vrai visage de l'Église catholique et son histoire authentique. Et de l'état d'ignorance, je passai à un certain état de compromis.

Oui, un état de compromis; rien de plus. Quoique mon esprit s'ouvrit à la vérité, ma volonté s'obstinait à ne pas broncher. Je redoutais d'embrasser le

catholicisme et je reculais ce projet dans de nébuleuses probabilités. Ma foi n'était pas mûre. Et je continuai d'implorer.

Dieu me mit alors en présence d'une force qui devait s'emparer de mon âme et la déterminer d'un élan irrésistible: dans l'Église, je découvris la Beauté. Loin d'être cette institution désuète et desséchée qu'imaginaient mes préjugés, elle m'apparut telle qu'elle est en réalité: la Mère au cœur immense où toutes les joies et les peines ont leur résonance; l'amie fidèle des Arts; l'inspiratrice des chefs-d'œuvre de la pensée; l'artiste des figures de saints. Je bus comme une assoiffée la prose si équilibrée de Newman, la poésie de Hopkins, la solide philosophie de Maritain et la franche autobiographie de Merton. Tout à coup, je réalisai que l'état de compromis dans lequel je vivais ne pouvait plus durer. J'avais prié et supplié pour connaître la Vérité; Dieu me la montrait: il n'y avait plus qu'à accepter totalement ou à retourner en arrière... J'acceptai. Et c'est ainsi que par le portique de la Beauté, j'entrai au temple de la Vérité. A pas incertains d'abord comme une enfant perdue...

Et qu'ai-je donc trouvé là? Une Mère aux bras tendus! C'était comme le retour au foyer après un long exil. Dans mes joies neuves, j'oubliai vite et le froid, et la faim, et l'isolement dont avait souffert mon âme pendant ses années d'errance loin de la maison du Père. Je respirais à pleins poumons le grand air de la liberté. Francis Thompson avait raison d'écrire:

Il a la pire servitude celui qu'emprisonne l'arrogante liberté;  
mais la liberté large et sans brèche a celui que cerne Dieu.

Graduellement, j'ai pris possession de ma portion d'héritage. Pas à pas, j'ai remonté l'allée de cette immense cathédrale: l'Église de ma croyance. La paix est descendue sur moi. Mon âme s'est dépouillée de toutes les fausses valeurs. L'Église m'a aidée, renforcie par ses sacrements, ses prières, ses commandements, ses directives. Approchant de l'Autel d'un pas plus ferme, j'ose maintenant lever les yeux et étudier mon nouveau milieu. J'aperçois d'abord les figures dominantes des saints drapés dans leur gloire immortelle. Compagnie nombreuse et diverse: Pierre, l'impétueux apôtre, Thérèse de l'Enfant-Jésus, la délicate « Petite Fleur », l'innombrable armée de tous ceux-là qui donnèrent tout à Dieu, la divine Mère enveloppée dans le mystère de sa pureté de lis, enfin le Prince des saints: Notre-Seigneur, doux et humble de cœur. Et plus je contemple ces figures, plus je sens que ma part d'héritage comprend aussi l'empreinte des pas que ces hommes et ces femmes et ce Dieu ont laissée au flanc de la montagne de la perfection.

Et je continue à avancer dans l'allée de mon immense cathédrale. Allée étroite, balayée, recouverte du tapis de la grâce si épais que même dans mes chutes je ne puis me blesser à mort! Au bout, j'entrevois le Tabernacle de mon Dieu qu'entourent les anges et les saints. Je salue ceux-ci: comme moi ils ont remonté, dans la vie, l'allée de la cathédrale, l'allée de l'amour et du sacrifice. Comme eux aussi j'espère parvenir au terme: la vision de mon Dieu!

(Traduit de l'anglais.)



HYMNE

À NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ

O Vierge, tu vins toute belle  
Comme une pure tourterelle!

Sur une mer sombre et mutine,  
Trois marins partis aux salines

Aperçurent un blanc nuage  
Voguant aux crêtes de l'orage;

Et dans le coeur de la nuée  
Tu parus, Mère dévouée!

Les trois te donnèrent leur âme  
Et tu devins leur « Notre-Dame »!

Cobre, la montagne cubaine,  
Te reçut comme Souveraine.

Depuis lors tes faveurs inondent  
Ces lieux et notre île à la ronde.

D'un diadème il te couronne  
Ce nom que le pays te donne :

« La Mère de la Charité »!

(Traduction d'un hymne cubain)

---

LES PRIVILÉGIÉS DU COLEGIO DE LOS ARABOS QUI EURENT LE BONHEUR DE PORTER LA STATUE DE LA VIERGE DE LA CARIDAD, LORS DE SON PÈLERINAGE À TRAVERS LA RÉPUBLIQUE CUBAINE.

# LA LÉGENDE DU DRAPEAU CUBAIN

par Sœur MARTHE-DU-RÉDEMPTEUR<sup>1</sup>, M. I. C.

Les Cubains possèdent un sens patriotique très élevé; ils professent un véritable culte pour leur *bandera* ou drapeau national. Les enfants eux-mêmes apprennent de bonne heure à connaître et à vénérer l'emblème de la patrie.

Tous les vendredis après la classe, tant dans les écoles privées que publiques, a lieu une manifestation bien propre à exalter l'amour du drapeau. Tandis que deux garçons le tiennent élevé, un représentant de chaque grade du cours vient réciter sous ses plis un poème patriotique, après quoi toute l'école défile, saluant: les garçons la main au front, les filles la main sur le cœur. Si vous demandez à l'un de ces jeunes l'histoire de leurs couleurs nationales, voici le joli conte qu'il vous redira, car la légende de la *bandera* se transmet de génération en génération. Les bonnes grand-mères la racontent à leurs petits-enfants, le soir, non pas au coin du feu, mais sous les étoiles.

La *bandera cubana*, disent-elles, surgit d'un songe qu'eut l'illustre général Narciso Lopez. Vénézuélien de naissance mais Cubain de cœur, ce général avait préparé une expédition qui devait libérer Cuba du joug de ses oppresseurs. Cependant il n'osait attaquer, car il lui manquait quelque chose: le drapeau qui mènerait ses troupes à la victoire. Perplexe, il consulta ses amis; pas plus que lui, ils n'avaient idée de l'emblème à adopter. Et le général se torturait d'angoisses.

Or, une nuit, il vit en songe une fée revêtue d'une robe tissée d'or. Ébloui, l'homme de guerre ne souffla mot. « Mon ami, dit avec bonté l'être immatériel, vous êtes bien triste; qu'y a-t-il donc ?

— Ah! Madame, ne savez-vous pas que depuis longtemps les Maîtres de ce beau pays de Cuba oppriment ses habitants de la façon la plus injuste? D'autre part, connaissez-vous la beauté de cette île, ses richesses, sa noblesse surtout? Libre, ce peuple grandirait fort, idéaliste et fidèle. Je veux le libérer

1. Marie-Marthe LAURIN, de Beauharnois.

et je suis prêt même à mourir... Mais j'ai besoin d'un drapeau pour rallier mes troupes et tous ceux-là qui veulent conquérir la liberté.

— Qu'à cela ne tienne! nous allons en tailler un dans le ciel même de cette île. »

Et tirant des ciseaux d'or, la fée coupa deux franges blanches à un nuage floconneux qui passait, trois autres à l'azur; puis, se penchant au ras de l'horizon, elle découpa un triangle rouge dans un nuage que le soleil couchant avait teinté de pourpre.

« Que signifie cela? et comment puis-je agencer ces morceaux pour en faire un drapeau? demanda le général intrigué.

— Ami, prends patience et tu seras satisfait de mon ouvrage. Les trois franges bleues représentent les trois départements de l'île; les deux blanches la pureté de cœur des Cubains; le triangle rouge symbolise l'égalité, la liberté et l'étroite union basée sur la charité qui doivent régner entre les fils de bénédiction.



— Quelle bonne idée, mais...

— Mais quoi? N'es-tu pas content?

— Oui, mais j'aimerais que figure aussi un signe indiquant que Cuba formera un État indépendant dont l'avenir sera glorieux.

— Ah! ah! te voilà qui deviens ambitieux! Soit, j'exauce ton désir, car ton enthousiasme me plaît et je veux te récompenser. »

Alors, d'un geste gracieux, la petite main de la fée détacha du ciel, où elle brillait d'un éclat inaccoutumé, l'Étoile du soir, et la fixa au centre du triangle rouge.

A son réveil, Narciso Lopez n'eut rien de plus pressé que d'appeler ses amis et de leur décrire dans tous ses détails la *bandera* qu'il avait vue en rêve. Tous d'applaudir. Sur l'heure, on en dessina le modèle qui fut porté à une humble Cubaine pour qu'elle confectionnât le premier drapeau. Le lendemain, dit-on, la *bandera cubana* commençait sa glorieuse carrière.

---

## Anecdotes du carême

*Gagalangin.* — L'on a profité des approches de la sainte Quarantaine pour parler au catéchisme de la pratique du Chemin de la Croix. Les élèves du Cours primaire, surtout ceux de deuxième et de troisième année, ont fort bien compris, et tous les jours ils accomplissent dans notre chapelle le touchant pèlerinage de la Passion.

Aujourd'hui, toute une troupe, pas très haute, marche derrière le plus grand de la classe. Rien ne manque au décorum: génuflexions, inclinaisons de la tête, attitude contristée et pieuse. Seulement... seulement... on a commencé à la quatorzième station!

\* \* \*

Sœur Joseph-Arthur rentre de ses visites à domicile avec un de ces sourires soir-de-conquête. Exactement, il y a eu conquête. Au cours de la journée, elle a rencontré une vieille Philippine de quatre-vingt-huit ans et l'a décidée du premier coup à reprendre la pratique de ses devoirs religieux. Entendu, grand-mère va se confesser. Et notre missionnaire Bon Samaritain et Bon Pasteur de jubiler! A la voir, on croirait qu'elle a décroché le plus beau trophée du monde!

Mais, au fait, une âme qui refait sa beauté dans le sang de Notre-Seigneur n'est-elle pas la plus précieuse acquisition, une merveille qui dépasse la somme des merveilles de l'univers?

« Et depuis combien de temps le bon Dieu attend-il cet agneau de Pâques? demande une voix curieuse.

— Depuis soixante et onze ans! »

# MINA MATSURI

ou

## La fête des poupées

par Sœur SAINT-CÔME<sup>1</sup>, M. I. C.

L'origine de cette célébration remonte à Sujin, dixième empereur du Japon, l'an 200 de l'ère chrétienne. A cette époque, les jeunes filles prenaient plaisir à confectionner des poupées en papier, de toutes formes, qu'elles disposaient en manière de décorations.

Quelque six cents ans plus tard, alors que la capitale du pays se trouvait à Héran, le jeu des poupées gagna encore de la faveur. On en vint à construire des palais miniatures dans lesquels logeaient des poupées représentant Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice et tous les personnages de la Cour. On reproduisait même jusque dans les plus menus détails l'intérieur, l'ameublement, les bibelots de la demeure impériale.

Une autre coutume, empruntée à la Chine, se rapporte à la fête des poupées. Selon le calendrier d'autrefois, le jour du serpent, au troisième mois, on fabriquait en papier une forme humaine que l'on revêtait de ses péchés personnels pour la jeter ensuite à la rivière: c'était un genre de purification. Vers l'an 1460, à l'époque des Tokugawa, les deux coutumes se fusionnèrent et apparut la fête des poupées telle que connue aujourd'hui. On en fixa la date au 3 mars du calendrier moderne. Peu à peu s'introduisit la mode des poupées en bois, en pâte, en cire, en argile. On les habilla de soie; les poupées masculines du *sokutai* (kimono à plusieurs doubles), et les poupées féminines du *junihitoe* (douze doubles), habits spéciaux que l'aristocratie portait aux grandes cérémonies. Les couleurs de ces toilettes de gala variaient avec les saisons; par exemple, au printemps, vert pâle rehaussé de fleurs de cerisier; en hiver, couleurs sombres et dessins très sobres. Mais comme les poupées ne sortent qu'une fois l'an, au temps des fleurs, elles revêtent toujours des kimonos gais.

Vers la fin du règne des Tokugawa, des poupées si jolies furent lancées au palais impérial qu'on invita une foule de personnes distinguées à les voir. Cet événement rendit la fête des poupées tout à fait populaire dans la suite.

De nos jours, dans presque toutes les maisons japonaises où il y a des filles, on peut admirer, à la date du 3 mars, l'arrangement rituel sur des gradins recouverts d'un tapis rouge: sur le premier sont disposés l'empereur et l'impératrice avec derrière eux un écran de brocart; plus bas, trois dames de la Cour;

1. Thérèse LALIBERTÉ, de Lotbinière, P. Q.

sur le troisième degré, cinq chambellans musiciens; sur le quatrième, l'homme qui pleure, l'homme qui rit et l'homme qui se fâche. Ces quatre degrés sont absolument indispensables; cependant on peut en avoir plus de dix si l'on possède beaucoup de décorations: fleurs de pêcheurs roses ou blanches; l'emblème de la longue vie: un couple de vieillards sous un pin; la *sakazuki*, coupe de bois largement évasée remplie de vin de riz, etc. Les fillettes rangent parfois leurs poupées favorites à côté des nobles personnages moyenâgeux. Rien de plus amusant que l'anachronisme des robottes des bébés modernes!

La fête des poupées est un heureux jour pour la jeunesse japonaise. Centre de la famille, l'enfant l'est aussi en quelque sorte de la vie nationale. Les fêtes anciennes et les plus fortement enracinées ont été créées pour lui, semble-t-il.

Proscrites lors de la Restauration impériale comme vestiges du Shogunat, les coutumes antiques disparurent, mais non la fête des poupées, ni celle des garçons au cinquième mois, ni le *Tanabata* au septième, ni la fête des vêtements nouveaux... Les enfants y étaient intéressés: ils triomphèrent de la loi et des proscriptions !

LES TROIS JEUNES PRINCESSES IMPÉRIALES, TERU NO MIYA SAMA, TAKA NO MIYA SAMA ET YOSHI NO MIYA SAMA, DEVANT L'AUTEL DES POUPÉES.



# CE QUE COÛTE UN BOL DE RIZ

par Sœur SAINTE-ANGÈLE-DE-MÉRICI<sup>1</sup>, M. I. C.

La méthode actuelle de cultiver le riz a été importée au Japon en la sixième année du règne de l'empereur Meiji (1873). Au début les rizières se découpaient irrégulières et de toutes dimensions; mais de nos jours elles doivent mesurer cent quatre-vingts pieds de long sur soixante de large et être séparées les unes des autres par des élévations de terre d'un pied de haut. On a grand soin de ces petits murs mitoyens, car, la plantation du riz et les premiers sarclages terminés, ils seront semés de fèves à tofu, légumes dont on tire une pâte nutritive très recherchée dans l'alimentation japonaise. A toutes les quatre rizières passe un canal d'assez forte capacité qui alimente sur son cours des canaux secondaires portant l'eau jusqu'aux points les plus écartés des rizières.

Les cultures de riz sont toujours disposées par gradins de quelques pouces, en sorte que l'eau tombe de l'une à l'autre par une rigole pratiquée au coin des petits murs. Bien qu'aucune démarcation ne soit apparente et que les carrés de riz s'étendent à perte de vue, simplement piqués çà et là d'épouvantails, les nombreux propriétaires reconnaissent parfaitement leurs terrains propres. S'il y a économie d'espace, par contre que de différends touchant l'arrosage! Trop souvent, les propriétaires des rizières hautes retiennent l'eau, sans se soucier de ce que les basses soient en souffrance!

Les semailles ont lieu trois jours avant la floraison des cerisiers. Sur un morceau de terre inondé d'avance, on jette du riz à la volée, tout en ayant soin de tracer de petites allées à égale distance. Ainsi noyé, le grain germe; au bout d'une cinquantaine de jours il forme un plant de sept à huit pouces, bon pour le repiquage. Entre temps, les autres rizières ont été préparées: on les a labourées une première fois à sec, soit à la main avec une espèce de bêche, soit avec une charrue d'un type primitif, tirée par un cheval, un bœuf ou une vache. Lequel de ces animaux préfère le paysan? Le cheval va plus vite et retourne ses quatre rizières par jour; le bœuf et la vache n'en font que trois, cependant ils sont plus économiques d'entretien; la vache offre en outre l'avantage de pouvoir être conduite par un enfant. Car, quelle que soit la bête utilisée, un guide marche toujours à ses côtés, la conduisant au moyen d'un bâton fixé à la bride. L'homme à la charrue ne s'occupe que de son instrument.

Après le premier labour, on étend de l'engrais et on inonde le sol. Cette vase sera retournée de nouveau, mais en tournant en rond. Et le terrain est prêt pour la plantation.

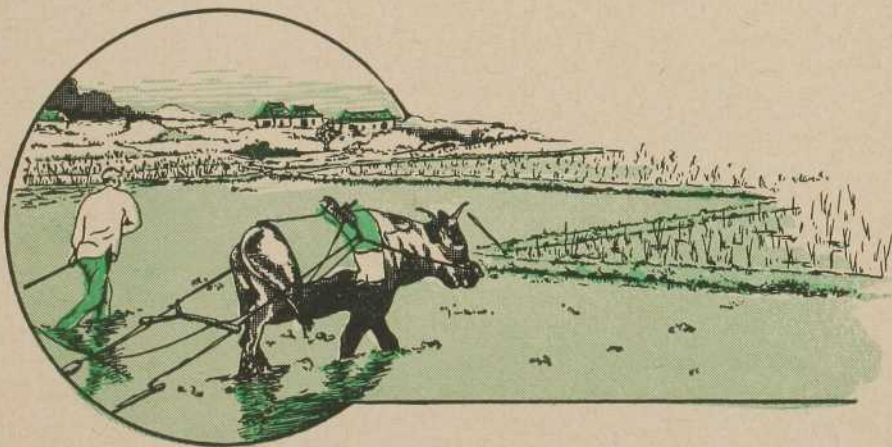
<sup>1</sup> Marie-Jeanne L'HEUREUX, de Loretteville.

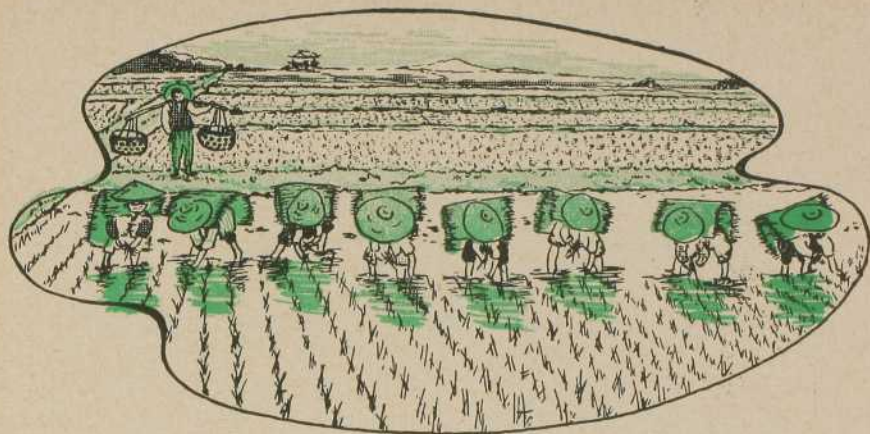
Les écoles des campagnes ferment alors pour une quinzaine. Le travail des champs requiert toute la main-d'œuvre possible: hommes, femmes, enfants. De vieilles expertes qui attendaient avec plaisir l'époque du *nyubai* (fortes pluies) sont embauchées par les propriétaires moyennant trois repas et un salaire de quatre-vingts sous par jour. Vêtu d'une mante de paille et d'un chapeau pointu, courbé sous le soleil et sous la pluie, de l'eau à mi-jambe, le paysan japonais est de belle humeur comme jamais et chante! Plus il y a de monde, plus il y a de gaieté et d'entr'aide! Au besoin on échange des jours de travail avec les voisins ou la parenté. La plantation du riz, c'est quelque chose de sacré, un événement familial et national!

Les jeunes plants du premier carré sont donc groupés par bouquets de quatre à six pouces de diamètre et liés avec de la paille. Ensuite on répartit ces bouquets environ deux cent cinquante par rizière. Pour obtenir cette symétrie que l'on admire dans les paysages, des lignes sont tracées sur le long et sur le large du morceau de terre avec un râteau à dents très écartées. Les points de rencontre de ces lignes marquent l'emplacement des plants, lesquels seront à peine piqués en terre, car « dans l'eau et d'eau » ils vivront jusqu'à l'équinoxe d'automne.

Vingt jours après la plantation, on sarcle avec une petite sarcleuse à deux roues que l'on pousse par derrière. Cette opération se répétera deux autres fois, mais à la main: travail pénible qui demande de patauger dans l'eau et d'être toujours courbé. Mais rien de plus délicieux à l'œil que ces immenses nattes d'un vert léger dont la campagne est recouverte!

Quand le riz a atteint sa maturité, il est coupé à la main et mis en petites gerbes que l'on suspend à des étagères de fortune sur le bord de la rizière ou que l'on tasse en meulons solidifiés d'un bâton. S'il fait beau temps, au bout de trois semaines, ces gerbes sont passées sur place au moulin à battre. Un moulin à moteur bat en moyenne une trentaine de sacs de cent trente livres





par jour. Là s'opère le triage du grain de première et de deuxième qualité. Le grain est ensuite porté à la meunerie pour être décortiqué. Peu décortiqué, le riz est meilleur pour la santé; très décortiqué, la couleur et le goût en sont plus raffinés.

Le paysan ne garde pour lui que la quantité nécessaire à l'alimentation de sa famille pour un an. Le surplus doit être vendu au gouvernement, lequel prélève une taxe de 30% sur les revenus.

Le riz, mets national, cuit dans un chaudron spécial bien fermé qui lui conserve toute sa saveur. Il accompagne n'importe quel aliment, mais surtout le poisson et les légumes très assaisonnés.

Il existe encore une autre sorte de riz que l'on nomme le *mochi gome* et que l'on emploie dans la confection des gâteaux. Plus petit et plus luisant que le riz ordinaire, le *mochi gome* subit un traitement différent: pilé, écrasé avec une masse, il se transforme en une pâte compacte que l'on partage en morceaux pour la faire rôtir sur la braise ou bouillir avec des sauces indigènes. On peut la cuire comme le riz ordinaire, après quoi on y mêle de minuscules fèves rouges qui lui donnent une teinte rosée et un air de fête. Ou bien, on en fait de petites boulettes que l'on roule dans une chapelure de fèves rouges pilées, très sucrées: c'est à peu près le seul mets japonais auquel une Canadienne peut vraiment décerner le titre de dessert.

Le riz prime les autres cultures au Japon. L'année est-elle bonne pour le riz? Peu importe le reste! Car si le pays consomme aujourd'hui plus de pain qu'autrefois, le riz demeure toujours pour le Japonais son pain favori. Sans cesse il y revient comme à ses premières amours!

Ces quelques détails sur la culture du riz vous font supposer ce que coûte un bol de riz, et combien il faut de bols de riz pour nourrir les quatre-vingts millions d'habitants du Soleil Levant! Malheureusement, que de bols de riz, que de sacs de riz, que de montagnes de sacs de riz, sont consommés par ce peuple sans qu'il sache à qui rendre grâce de « son riz quotidien »!



LES NOIRS DU NYASSA-NORD CULTIVENT LE SOURIRE...

# SAISON DES PLUIES

par Sœur MARIE-ANNA <sup>1</sup>, M. I. C.

Il vous est arrivé déjà, sans doute, d'admirer des nuits criblées d'étoiles! Combien vous raviraient certaines nuits de Karonga où non seulement le firmament se constelle d'astres d'une splendeur merveilleuse, mais où l'atmosphère s'allume de millions de lucioles si brillantes que le voyageur n'a nul besoin de torche et qu'il a comme l'impression de marcher parmi les étoiles!

Mais quand se produisent ces féeries de lumières, c'est que la saison des pluies approche..., commence...

Dès qu'elle bat son plein, les mouches d'or disparaissent et des nuages lourds épaississent les ténèbres.

Vous vous demandez peut-être si en cette saison spéciale il pleut quotidiennement à heures régulières. On peut dire que, ju qu'à un certain point, les journées avec averses sont aussi rares que les nuits sans pluie. Le soleil continue à se montrer et il sèche en un rien de temps la terre détrempée par les déluges nocturnes. Toutefois, lorsque la saison tire à sa fin, les nues semblent vouloir se soulager de toutes les eaux qu'elles recèlent et éclatent à tous moments. Karonga se délecte alors dans l'inondation.

Un matin d'avril que la pluie torrentielle se prolongeait, nous quittâmes notre couvent pour aller à la messe à cinq minutes à travers bois. Mais, halte-là! le sentier était devenu cours d'eau; des lacs submergeaient la brousse d'alentour et partout de petits arbustes dressaient des têtes enchantées de tant d'arrosage. Force nous fut de nous replier sur la grand-route qui mène au *boma* (village) et qui voit bien passer son véhicule hebdomadaire! A cette époque de l'année, elle est impraticable: y foisonnent, drues et serrées, des herbes hautes de six pieds!

Retenant nos jupes blanches et essayant de détecter des yeux les trous boueux, précieusement nous avançons à travers cette végétation qui nous fouettait ou plutôt nous lavait le visage. Précautions vaines... Nous sautions une mare pour tomber dans une autre pire encore! Nous arrivâmes à l'église ruisselantes comme des canards au sortir de l'étang.

1. Adéline MEDZWICKI, de Montréal.

Après la messe, même exercice aquatique. Perplexes, nous augurons de la journée: sera-ce congé? nos élèves ne s'aventureront pas par de telles routes, la plupart devant couvrir cinq ou six milles, traverser trois ou quatre ruisseaux et même une rivière infestée de crocodiles.

Mais quelle naïveté de notre part! La grosse pluie et les débordements ne tracassent guère le petit peuple de Karonga qui va nu-pieds et plus que « court vêtu »! De fait, apparaissent bientôt les premières colonnes d'enfants. Ils passent derrière la maison à la file indienne, selon la coutume du pays, s'abritant sous des parapluies fournis par la nature: de belles et immenses feuilles de bananier!

Juste le temps de changer de vêtements et de déjeuner, puis nous repartions dans la pluie (ici la journée scolaire s'ouvre à 7 h. 30).

La majorité des élèves étaient présents. Ma classe offrait un spectacle unique d'oripeaux qui se balançaient aux châssis sans vitres de ses six fenêtres: mes négrillons avaient tout bonnement suspendu leurs *saru* mouillés... Ils frissonnaient de tous leurs membres, car un vent froid soufflait du lac. Cependant, aucun ne se plaignait; on gardait l'entrain coutumier.

À midi, je me disposais à retourner à la maison par la route-savane, lorsque j'aperçus Sœur Supérieure qui m'appelait à l'entrée du bois. Je me demandai comment dans le monde nous pourrions passer le ruisseau qui mesurait sûrement vingt-cinq pieds de largeur sur trois de profondeur! Tout à coup, Sœur Supérieure m'apparut, élevée sur les bras solides de quatre jeunes Africaines; une cinquième suivait, lui brandissant au-dessus de la tête la plus belle feuille de bananier! Le cortège s'engagea dans l'eau, tandis qu'autour la marmaille nageait, s'ébrouait, poussait des cris de joie. La scène était d'un typique et d'un comique vraiment nègre...

Sœur Supérieure déposée sur la berge, les jeunes filles revinrent vers moi; et ce fut mon tour. Les tout-petits m'offrirent leurs services: ils réclamaient à tout prix l'honneur de transporter leur *teacher*. Je les remerciai de leur bonne volonté et les invitai à m'escorter au cas où l'on m'échapperait.

Et moi aussi je fus élevée comme une reine avec, au-dessus de la tête, l'immanquable ombrelle indigène!

Nos élèves tinrent à veiller jusqu'au bout sur notre sécurité. Heureusement! un second ruisseau avait surgi non loin du premier... et non moins difficile à passer. La scène de notre *transbordement* se renouvela pour le plus grand plaisir des enfants.

Ce jour d'inondation, qui amusa tellement les jeunes de Karonga, marqua la fin de la saison des pluies. Nous n'en fûmes pas fâchées, car l'apostolat devient quasi paralysé avec ces barrières d'eau de tous côtés.

---

Quelle consolation pour les maîtres de voir se répandre à travers le monde la charité qu'ils ont excitée dans les âmes! Quelle gloire d'avoir formé des apôtres!

R. P. L.-F. NEMPON, M. E.

# LETTRE D'AFRIQUE

*A une grande malade de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville*

Vous êtes sans doute un peu surprise de me voir arriver. Il y a longtemps que je voulais vous rendre visite, surtout depuis que je sais dans quel état le bon Dieu vous tient! Comme il vous aime notre Divin Maître! Il a su vraiment qui choisir! Du trio qui entrait à l'Hôtel-Dieu en 1946, c'est à la plus indigne qu'a été dévolue la part si enviable des Missions... Eh oui! à moi, le *Lion*, il est donné de goûter aux joies apostoliques de la Missionnaire des Noirs, alors que vous vous consommez à l'arrière pour fournir le matériel des souffrances. Oh! c'est vous, et ceux qui comme vous doivent sacrifier leur idéal, qui faites les grands sacrifices! Nous, en Afrique, nous sommes les privilégiées. De grâce, accordez-moi une large part de vos prières et de vos souffrances: l'œuvre à réaliser ici est toute surnaturelle, surhumaine!

Et maintenant, puisque je jouis d'un petit quarante minutes avant la grand-messe, je vous les consacre. Je viens de finir mon tour à la Maternité; j'ai vu nos poupons d'un jour ou deux, soigné quelques cas urgents, et je suis à vous... jusqu'à ce que m'apparaisse de nouveau une face noire avec deux yeux blancs qui supplient: « *Amayi munkwala!* » (Mère, des remèdes!) Comment faire? Nous sommes ici pour les Noirs; et ils n'ont pas idée du temps ni d'un travail autre que de s'occuper d'eux! Mais parmi ces grands enfants, que de belles âmes poursuivies par la grâce et conquises par l'influence de vos prières et de vos sacrifices! Je choisis, entre autres, pour vous la présenter, Maria-Magdalena, troisième femme d'un vieux chef polygame et mère de sept enfants.

Elle m'arriva d'un milieu fanatique. Gravement atteinte du cœur, un épanchement séreux la suffoque; la ponction abdominale reste négative. Je la recommande de manière spéciale à notre catéchiste, Lorenti, lui-même converti du protestantisme. Elle est, dès le début, très docile à ses leçons et reconnaissante pour les soulagements que j'essaie de lui procurer. Un jour que je la visite, je trouve près d'elle son mari, homme au visage dur, au regard soupçonneux et narquois: il me fait presque peur. Tandis que tout bas j'invoque la Sainte Vierge, je le salue le plus aimablement possible, lui expose la gravité de la maladie de sa femme et hasarde même que, tout en soignant son corps, il faut surtout penser à assurer une vie sans fin à son âme. Il m'écoute en silence, les yeux par terre. Ce n'est guère encourageant... Enfin, je dis au mari que, s'il consent, je donnerai une injection. Au seul mot d'injection, il sursaute: les Noirs ont une confiance illimitée en n'importe quelle injection. J'administre donc Soluphylline, qui apporte un réel répit à la pauvre cardiaque.

Tous les jours, je lui parle du ciel, l'incite à prier, à offrir ses souffrances, à accepter la volonté du bon Dieu. Mais le mal empire et le catéchiste a fait du bel ouvrage: la patiente réclame le baptême. Ayant acquis la certitude qu'elle ne peut guérir et retourner dans son village où vivre en chrétienne lui eût été impossible, je me rends un soir près d'elle, avec Sœur Sainte-Alberte<sup>1</sup>, dans l'intention de lui donner le sacrement. Oh! je ne puis oublier le sourire de cette femme chaque fois que j'entrais dans la case! Toujours assise, elle esquissait le geste de se jeter dans mes bras; ses yeux souffrants et suppliants tout ensemble s'attachaient sur moi et ses lèvres murmuraient: « *Amayi wane!* » (Ma mère, mon amie!)

Donc, ce soir-là, elle me remercia de la médecine que je lui avais envoyée une heure plus tôt et m'assura qu'elle se sentait mieux. Et moi, je commençai:

— Nous sommes venues deux pour vous porter deux remèdes: l'un pour le corps, l'autre pour l'âme. Lequel voulez-vous d'abord?

— Je veux le remède de la vie!

Un Noir posa la question:

— Veux-tu être baptisée?

— Oui, je le veux.

Alors je demandai:

— Mais peut-être le voulez-vous seulement un peu?

— Oh! non, de toute ma volonté!

— Et pourquoi voulez-vous le baptême?

— Pour aller près de Jésus et de Marie.

Très émue, Sœur Sainte-Alberte versa l'eau sainte sur le front incliné de la nouvelle Marie-Madeleine dont la figure s'illumina de joie surnaturelle. Avec quelle ardeur elle répéta ensuite les actes d'amour, de remerciement, d'abandon que je lui suggérai!

— Êtes-vous contente, Maria-Magdalena?

— Mon cœur déborde, répondit-elle.

Et le mari qui était là, qui avait tout entendu, tout suivi, se prit à nous remercier en toute sincérité d'avoir rendu sa femme si heureuse.

Cinq jours plus tard, sans heurt, Maria-Magdalena partait pour l'au-delà. Après les funérailles, j'eus quelques mots d'encouragement pour le mari qui avait promis de revenir nous voir. Beaucoup promettent, tous ne tiennent pas. Un mois ne s'était pas écoulé que mon homme se présentait à l'Hôpital tenant un paquet enveloppé d'une guenille: c'était un cadeau, seize œufs! « Je ne puis oublier les amies de Magdalena, dit-il simplement. Je reviendrai encore. »

Brave cœur, n'est-ce pas? Je le confie à vos intentions de sacrifices et de souffrances: il sera votre conquête.

J'ose de même vous recommander ma sanctification personnelle: j'en ai un immense besoin pour donner à nos chers Noirs ce qu'ils sont en droit d'attendre d'une missionnaire!...

SŒUR SAINT-LÉON-LE-GRAND<sup>2</sup>, M. I. C.

1. Gabrielle SAUCIER, de Montréal.

2. Pauline LONGTIN, de Montréal.

# LES ROMANESQUES..... EN AFRIQUE

par Sœur SAINTE-BERNADETTE <sup>1</sup>, M. I. C.

Quand un de nos *Percinets* décide de se marier, il jette les yeux sur deux *Sylvettes*, après quoi il demande à son père laquelle lui plaît davantage. Ce dernier s'étant prononcé, le fils lui remet une *jembe*, ou pioche indigène, afin qu'il la remette à son tour à un tiers qui ne connaît pas du tout la demoiselle. Ce tiers sera chargé de l'ouverture des négociations matrimoniales. Il se rend donc jusqu'à la hutte de l'élue, et là, à la dérobée, sans souffler mot, appuie la *jembe* au mur près de la porte. Le chef de famille, venant à passer, aperçoit le signe aratoire, traditionnel, de demande en mariage et cherche en vain qui peut bien vouloir épouser sa fille. Deux jours plus tard, celui qui a apporté la pioche se présente, une autre pioche à la main, et tient au père ce langage :

« Please, je veux avoir ta fille ? »

— Qui veut avoir ma fille ? » reprend l'autre.

L'entremetteur déclare la vérité. Sur-le-champ, l'intéressée est convoquée, ainsi que toute la parenté. Assise par terre au milieu du groupe, son père l'interroge : « Veux-tu de ce jeune homme ? » Si elle refuse, il se fâche, mais ne la contraint pas. Si par hasard c'est lui qui refuse et que la belle aime son prétendant, tous deux se sauveront sans égard aux foudres paternelles. Dans le cas de refus de la part de la fille, les pioches sont rendues à l'agent matrimonial ; dans le cas de consentement, le père les accepte et les place à l'intérieur de la hutte : « A telle date, dit-il solennellement à l'envoyé, tu reviendras avec tant de vaches : six, sept, huit, neuf, et quelques autres cadeaux. »

Au jour convenu et le bétail amené, le père fait appeler son futur gendre qu'il n'a pas rencontré, et lui commande de piocher un certain morceau de terre ou de construire une hutte ; il veut par là se rendre compte de son habileté et de sa force musculaire. De même, le père du garçon réclame sa future bru pour juger de sa compétence dans l'art ménager. Elle devra broyer le maïs, cuire la *sima*, modeler des *viviya* (pots en terre). Les candidats reçus aux examens, on fixe la date du mariage.

A cette date, toutes les femmes et les filles du village s'assemblent et vont sur deux files, au milieu d'un beau tapage, car toutes tapent des mains et chantent à pleine voix, conduire à l'époux l'épouse qui marche seule à leur tête. Arrivées à la hutte publique où se règlent les *milandu* (procès) et autres cas civils,

1. Marie FУФЕ, de Laprairie.



DANSEURS AFRICAINS AFFUBLÉS DE  
LEUR COSTUME DE CIRCONSTANCE.

la mariée est remise officiellement au marié qui, assis, l'accueille avec un air de chien de faïence. Tous deux s'installent à une espèce de table décorée de fleurs de brousse, avec, devant eux, une écuelle en fer-blanc dans laquelle les gens de la noce qui désirent leur serrer la main, déposent un penny ou plus. Les danseurs entrent en scène: on chante, on crie, on saute. Il règne un tel vacarme qu'il est impossible de s'entendre parler. Le marié garde pour toute la fête sa mine

revêche tandis que la mariée se cache la figure dans les mains, affectant une gêne extraordinaire. Marque de réserve et de modestie.

Au coucher du soleil, les anciens du village invitent le couple à les suivre jusqu'à la hutte qu'il habitera désormais. Puis toute la noce se précipite au festin pour manger la vache ou les poules que les deux beaux-pères ont dû tuer pour la circonstance. L'on s'empiffre de viande et l'on boit beaucoup de bière de millet.

Dans une course à Ifumbo où il m'arriva de tomber en pleine noce, le père du marié, un professeur adepte de la *Free Church* qui nous honore de son amitié, nous pria d'aller saluer les nouveaux époux. Comme nous ne souhaitons que multiplier les contacts avec les indigènes de toutes croyances, nous acceptâmes avec empressement. Mais quelle ne fut pas notre surprise, au moment de partir, de voir le cortège des femmes chantant et tapant des mains, emboîter le pas derrière nous et nous escorter jusqu'à la sortie du village! Elles ont

chanté à nous défoncer le tympan. Ces femmes manifestaient leur joie de ce que nous nous étions réjouies avec elles. Chez nos Noirs, c'est la loi: si un frère ou un ami est dans l'allégresse, tout le monde la partage; s'il souffre ou se trouve dans la peine, tout le monde pleure avec lui. Un de mes élèves, enjoué d'ordinaire, arborait un jour un visage chagrin: « Eh! lui dis-je, qu'as-tu donc aujourd'hui? c'est attristant te regarder. » Et lui de répondre: « Quoi donc! comment puis-je être gai quand mon petit frère est souffrant! » Et, de fait, il garda sa binette endeuillée tant que son frère n'alla pas mieux.

Cette coutume des peines et des joies en commun, nous l'avons adoptée avec nos Noirs, et c'est ce qui nous attire leur confiance: nous sommes presque de la tribu! Oui, Africaines avec les Africains pour les amener tous à l'Unique qui créa les Noirs et les Blancs!

— — — — — ● — — — — —

## Statistiques des retraites fermées pour l'année 1953

	Retraites	Retrai- tantes	Récol- lections	Récollec- tantes
Maison Notre-Dame-du-Saint-Esprit, 314, chemin Sainte-Catherine, Outremont, Montréal (8).....	136	3,484	19	1,121
Retraite « Béthanie », Nomingue, comté de Labelle.....	16	303		
Maison de l'Immaculée-Conception, 750, rue Saint-Louis, Joliette.....	70	1,967	1	13
Maison Notre-Dame-du-Cénacle, 651, rue Saint-Cyrille, Québec.....	130	3,772	29	1,818
Maison Notre-Dame-des-Missions, rue du Cénacle, Chicoutimi.....	87	2,597	11	511
Retraite Marie-Médiatrice, 35, rue Dufferin, Granby.....	66	1,622		
Maison Sainte-Bernadette, 430, rue Champlain, Saint-Jean.....	60	1,377	1	25
Maison Notre-Dame-du-Rosaire, Sainte-Marie de Beauce.....	44	1,199		
Maison Notre-Dame-Reine-des-Missions, 187 Pleasant St., Marlboro, Mass.....	33	690		
<i>Totaux</i> .....	642	17,011	61	3,488



## Malgré la persécution, crânement les catholiques chinois gardent leurs habitudes de piété

*Hong-Kong (A. I. F.).* — Extrait d'une lettre de missionnaire: « J'étais dans le tram. Un jeune garçon monte et s'assied en face de moi. Manifestement, c'était un ouvrier. Avec une étonnante simplicité, il sort de sa poche le livre de prières des catholiques, fait un grand signe de croix et commence sa prière du soir. Il était déjà nuit. Sans doute il partait à son usine pour l'équipe de nuit. Pas une seule personne ne se permit une réflexion. Les païens eux-mêmes admirent. C'est maintenant un honneur d'être catholique.

« L'autre jour, dans l'autobus, j'avais vu un homme assez âgé sortir tranquillement son chapelet, et le réciter devant tout le monde. Cela vaut bien des prédications. » — (*Fides.*)

\* \* \*

## Lettre d'une petite Haïtienne

CHÈRE SŒUR SUPÉRIEURE,

Voici une petite Haïtienne que vous ne connaissez pas, mais elle veut vous faire savoir combien elle est contente de vos Sœurs de l'Immaculée-Conception. Depuis le 29 septembre 1950, ces Sœurs sont arrivées dans mon pays qui s'appelle Limbé. J'ai éprouvé une grande joie, car, vous savez, quand on vit au milieu des Sœurs, ce n'est pas la même chose que dans une École nationale.

Chère Supérieure, mes éducations sont bien formées grâce à ces Sœurs. Celle qui est ma maîtresse s'appelle Sœur Jean-Louis; je l'aime beaucoup pour son talent d'institutrice. La Supérieure, Sœur Saint-Germain, est une autre qui est pire bonne encore. Chacune de ces Sœurs s'occupe d'un travail; elles ne restent pas les mains jointes. C'est pour cela que toutes les petites Haïtiennes du Limbé les aiment beaucoup, particulièrement moi. Elles sont très patientes et très dévouées pour leurs élèves. La Supérieure, chaque fin d'année scolaire, nous donne de beaux prix. Chaque jour, quand je prie, je demande à Dieu de les conserver.

Je vous salue, chère Sœur Supérieure du Canada.

Une petite Haïtienne du Limbé,

Josette MÉSIDOR.

# Le Bienheureux Théophile Vénard

par M. le Chanoine F. TROCHU

(Suite)

Le sentiment qui domine en lui, c'est une reconnaissance sans bornes. A la veille de donner à son Dieu ce « suprême témoignage d'amour », le martyr, il ne sait comment remercier pour une telle grâce. Et dire qu'elle a failli lui échapper! Le pauvre petit missionnaire épuisé par les privations et le manque d'air, miné par la phtisie, s'est vu plusieurs fois à la porte du tombeau... Et le voici maintenant à deux doigts de la palme!

Théophile exprime son bonheur en chantant. Comme un oiseau dans sa cage — fut-il jamais comparaison mieux adaptée? — il charme sa captivité par des cantiques d'allégresse. Quelquefois, il redit le *Chant pour le départ des missionnaires*, devenu pour lui d'une actualité saisissante, le *Chant d'un missionnaire arrivant au Tonkin*, qu'il dédiait jadis à son ami Theurel... Mais ses chants préférés, ce sont les antiennes et les hymnes liturgiques. Au milieu du silence des nuits, vers les étoiles s'envolent, suaves infiniment, l'*Ave maris Stella*, le *Christum Regem*, l'*Inviolata*, le *Salve Regina*, le *Jesu dulcis memoria*...

Dans la soirée du 24 décembre, le missionnaire a gardé plus longuement le soldat chrétien près de sa cage. Il lui a raconté le mystère de la divine naissance: l'étable et la crèche, la Vierge et l'Enfant-Dieu, les bergers et les anges... Puis Dominique, qui s'était éloigné un peu, s'est arrêté dans l'ombre: le Père commençait à chanter. « Il chanta très longtemps en latin cette nuit-là », rapporte le soldat chrétien. Pas de doute: à la lueur des torches Théophile chantait l'office si beau de Noël. A l'heure ineffable, il s'unissait — de si loin! — à ses frères des Missions-Étrangères, aux prêtres, aux religieux pour redire: « Le Christ est né pour nous. Venez, adorons-le! » Ensuite, ce fut l'hymne incomparable: *Jesus Redemptor omnium*... « Jésus, universel Rédempteur... Espoir éternel de tous les hommes — écoutez les prières que vous offrent — dans le monde entier vos petits serviteurs... Nous que purifia votre sang sacré — en souvenir de votre naissance — Jésus, nous vous offrons l'hommage de nos chants!... »

## CHAPITRE V

### EN CAGE AU TONKIN

#### *Dernière confession et dernières communions*

Quelque chose manquait encore au cœur de Théophile. Point de prêtre à le visiter, et donc point de sacrements, alors qu'il eût tant aimé recevoir la communion!

Mgr Theurel y songeait de son côté... Mais comment faire? Personne ne pouvait aborder secrètement le prisonnier. Un prêtre indigène, moins facilement reconnaissable qu'un Européen, pourrait, à la rigueur, passer devant sa cage et l'absoudre...

Parviendrait-il à lui donner l'Eucharistie? Grâce aux correspondances échangées, par l'intermédiaire de Paul Moï, entre le Père Ven et l'évêque-coadjuteur, une combinaison devint possible.

Le vice-roi s'était engagé spontanément à nourrir le captif, et même, les deux ou trois premiers jours, il lui avait envoyé certains plats provenant de sa table; mais bientôt, le haut fonctionnaire préféra donner quelque argent au chef des gardes pour fournir du riz à l'Européen.

Il fallait obtenir que cet homme, las de la corvée, consentit à s'en décharger sur d'autres: la coutume ne permettait-elle pas à la famille ou aux amis des prisonniers de leur fournir des vivres?

Une dizaine de jours peut-être après le jugement, le vice-roi partait pour une tournée dans sa province. Le soldat Dominique Khanh l'y accompagna. Au retour, il s'empessa d'aller revoir le missionnaire. « Pendant votre absence, lui dit celui-ci, les gardes m'ont laissé endurer la faim. » L'argent donné par le gouverneur pour la nourriture du captif s'était trouvé dépensé au bout de quatre jours seulement. Et pourtant l'Européen ne mangeait guère!

Le chef des gardes dut se présenter au palais pour solliciter de nouveaux subsides. Le vice-roi, qui déjà, semble-t-il, avait oublié l'aimable captif, fit répondre qu'on le mit au régime commun. Or, en ces temps-là, on donnait aux détenus pour leur nourriture du riz cru et un peu de sel. Avec cela, ils s'arrangeaient pour faire leur cuisine. Il était bien impossible ainsi que Théophane se tirât d'affaire. Le chef des gardes, qui lui conservait sa sympathie, retourna en référer au vice-roi.

« Eh bien, répliqua celui-ci, que ses parents ou ses amis, s'il en a, s'occupent de le nourrir! »

Des amis, Théophane en avait. De ceux-là était le diacre Mên. Mis au courant de ce qui se passait, il attendait le moment favorable pour intervenir. Sur son ordre, des chrétiennes se tinrent prêtes à offrir leurs services. L'une, la veuve Anna Nghiên, qui « avait de l'esprit pas mal », comme l'écrivit Théophane à Mgr Theurel, exerçait la profession de débitante de thé dans les murs mêmes de la citadelle; elle avait obtenu ce privilège grâce à son frère puîné, cuisinier d'un haut mandarin. L'autre, une demoiselle d'une cinquantaine d'années, Anna Xin, personne digne de toute confiance et vraiment intelligente elle aussi, s'employait en dehors de Hanoï comme « agent de liaison » entre diverses chrétientés, portant les lettres des missionnaires ou remplissant d'importants messages. A ces deux femmes, d'autres s'adjoindront de temps en temps, chrétiennes discrètes et dévouées perdues au milieu de la grande ville païenne, qui trouvaient moyen d'organiser autour de notre saint captif un service ininterrompu d'assistance et de charité.

Aux environs du 5 janvier 1861, la veuve Anna Nghiên, instruite de la réponse du vice-roi, déclara au chef des gardes que volontiers elle se chargerait de nourrir l'étranger. Immédiatement, l'autorisation lui en fut donnée; elle courut trouver Anna Xin pour qu'au plus tôt Mgr Theurel, lui aussi, apprît l'heureuse décision.

Il fut réglé que la veuve Nghiên s'occuperait de servir au détenu ses deux repas du jour, un le matin, l'autre le soir — selon la coutume des prisons — et qu'elle

lui procurerait en outre, chaque midi, des fruits et des gâteaux: cela, afin de multiplier les rencontres; car ce serait toujours affaire difficile de porter la communion au missionnaire. A la demoiselle Xin était réservé ce rôle particulièrement périlleux: elle aurait donc soin d'abord de paraître dans l'enceinte de la citadelle aussi souvent que possible, et, afin d'écarter les soupçons, elle aiderait son amie dans son commerce de thé, elle irait et viendrait, comme l'autre, devant le tribunal et les casernes, en vendant des pâtisseries.

Théophane connaissait déjà un peu la veuve chrétienne. Un jour, cette femme s'était approchée respectueusement de la cage.

« Madame, lui demanda le captif, pourquoi venez-vous ici ?

— C'est, répondit-elle, une enfant qui vient visiter le Père. »

Ces deux mots d'*enfant* et de *Père* indiquaient assez au missionnaire qu'il avait devant lui une de ses filles dans la foi. Il la bénit. Lorsque le saint prisonnier la vit ensuite venir apportant son premier repas — le menu en serait presque toujours le même: une écuelle de riz cuit à l'eau — il tressaillit d'une joie profonde. C'est qu'il songeait à cette autre nourriture dont son âme était privée depuis trop longtemps!

« Sur l'ordre de Mgr Jeantet, mon évêque, raconte le prêtre annamite Jacques Thinh, je vins vers la mi-décembre habiter près de la ville métropole de Hanoï, afin de m'occuper du serviteur de Dieu dans les fers. Je pus lui faire porter l'Eucharistie cinq ou six fois. Ce fut d'abord chaque vendredi, puis, sur sa demande, chaque samedi. Suivant les instructions de Sa Grandeur, je préparai un petit sac et une custode de corne dans laquelle je plaçai un corporal. La veille du jour où l'on devait remettre au captif une hostie consacrée, j'allais au village de Ké-Set dire la messe. La messe finie, Mlle Xin s'agenouillait à mes pieds et je lui suspendais au cou, par un cordon léger, le sac où je venais de glisser la custode contenant le Saint Sacrement. Dès qu'elle avait reçu le précieux dépôt, Anna reprenait le chemin de Hanoï. »

\* \* \*

La vaillante chrétienne qui, après tant de siècles, refaisait le geste émouvant de Tarsicius devait, pour aborder le captif, saisir le moment favorable. Le plus souvent, elle y parvint dès son arrivée à la citadelle, dans la matinée même. Théophane, dont la préparation avait duré sans doute une partie de la nuit, était à jeun encore et attendait dans les sentiments de piété que l'on devine. Il était convenu que la veuve Nghiên et sa compagne se présenteraient pour lui offrir de quoi faire du thé. La veuve quittait donc sa boutique en portant le vase d'eau bouillante et les ustensiles indispensables; sur ses pas marchait Anna Xin, qui, elle, tenait ostensiblement dans ses mains ouvertes un linge rempli de feuilles de bétel: au Tonkin, on ne prend guère le thé sans accompagnement de bétel.

Les soldats s'occupaient à peine de l'arrivée de ces femmes, cuisinières attirées de l'Européen. Tandis que la veuve Nghiên déposait le vase d'eau à terre, tout près de la cage, Anna Xin dissimulait adroitement la custode au milieu d'une pincée de feuilles. Elle demandait: « Le seigneur Européen veut-il aujourd'hui du bétel ? » Théophane, debout, recevait son présent; puis il se rasseyait et, cachant d'un mou-

vement rapide le bas de son visage avec sa couverture, il se communiait... Les deux chrétiennes s'éloignaient déjà, échangeant quelques mots avec les gardes.

Au moins une fois, il advint qu'Anna Xin ne put se rencontrer à temps avec sa charitable amie. Elle dut attendre jusqu'à midi, l'heure où se prenait la collation, pour remettre au prisonnier ce qu'il appelait son viatique. Anna avait disposé des gâteaux de riz dans une corbeille. « Le Seigneur Européen désire-t-il des gâteaux ? » fit-elle en s'arrêtant devant la cage. Et, sur un signe affirmatif du missionnaire, elle lui présenta la corbeille dans laquelle se trouvait aussi le corps du Seigneur! Théophile, demeuré à jeun, n'avait pas désespéré encore de communier ce jour-là.

Quelle ineffable douceur pour une âme si pleinement fervente de recevoir, en de telles circonstances, la visite de son Dieu! Mais combien le missionnaire eût désiré recevoir cette visite par le ministère d'un prêtre! Hélas! il n'y pouvait songer. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'est qu'un prêtre se trouvât sur son passage pour lui donner l'absolution lorsqu'il irait à la mort.

A ce sujet, Théophile avait échangé plusieurs lettres avec Mgr Theurel. Le 3 janvier, il écrivait à l'évêque-coadjuteur: « Je ne pourrai pas rencontrer le prêtre Khoan — sa réclusion est trop absolue. Je suivrai donc les instructions de Votre Grandeur. Seulement, je pense que si le Père Thinh peut se rendre au lieu du supplice, il prendra le dépouillement de mes habits comme signe... »

Le 6, nouvelle lettre. « Oui, Monseigneur, je me conformerai à vos indications pour la rencontre avec le P. Thinh. C'est entendu, à deux cents pas de la porte de la citadelle. Ma conscience ne me reproche pas de péché grave, mais je serais heureux de recevoir l'absolution d'un prêtre à l'heure solennelle... »

Les choses en étaient là, lorsque Mgr Theurel, voyant l'exécution du condamné remise de jour en jour, songea sérieusement à lui envoyer un prêtre pendant sa réclusion à la citadelle. Le mardi 8 janvier, il adressait au P. Thinh la lettre suivante:

Salut dans le Seigneur.

Vous aurez soin de vous rendre vers le 7 du 12<sup>e</sup> mois — cette date annamite correspondait au 17 janvier — auprès du R. P. Vénard afin de l'entendre en confession. Voici comment vous vous y prendrez. Après avoir mis la sainte Eucharistie dans votre petite custode, vous irez à la ville de Hanoi avec les chrétiens Moi et Hai-Cang. L'un d'eux, entré le premier à la citadelle, s'approchera du prisonnier et lui fera ces trois questions:

« Maître, quel âge avez-vous ?

« Vos parents vivent-ils encore ?

« Avez-vous peur de mourir ? »

A cela, le missionnaire comprendra que vous allez venir pour lui donner l'absolution. Une heure après environ, vous irez jusqu'à lui avec votre second compagnon de voyage. Après avoir échangé avec vous les paroles nécessaires, le P. Vénard vous dira: « Laissez-moi, je vous prie. » Puis il inclinera la tête comme s'il était fatigué de l'entretien. Vous resterez encore quelques instants avec celui qui vous accompagnera, comme pour passer le temps, et vous récitez la formule d'absolution depuis ces paroles: *Dominus noster Jesus Christus...* jusqu'à *Passio Domini nostri...* Il ne sera pas nécessaire de réciter le reste, ni d'élever la main, ni de faire le signe de la croix. Veillez, je vous prie, à prononcer distinctement les mots: *Ego te absolvo...* Vous vous retirerez ensuite, et si vous n'avez pas alors trouvé le moyen de procurer directement la communion au prisonnier, vous remettrez la sainte hostie à la veuve

Nghiên, qui la lui portera vers le soir, afin qu'il puisse se fortifier en se communiant lui-même le lendemain matin.

Retournez donc à Ké-Voï et prenez vos dispositions à ce sujet avec le diacre Lê et les deux chrétiens dont je vous ai parlé.

Lorsque le décret condamnant le P. Vénard à mort sera revenu de la capitale, tâchez d'en être averti à temps. Alors, je vous en prie, trouvez-vous à la métropole. Le Père, arrivé à deux cents pas de la citadelle, posera la main droite sur sa poitrine: vous connaîtrez à ce geste que le moment sera venu de lui donner l'absolution, et de la manière déjà indiquée. Entendez-vous donc avec quelques habitants de Hanoï afin que vous puissiez vous présenter à temps. Le P. Vénard est prévenu de toutes ces dispositions.

Souvenez-vous de moi dans vos prières. Je vous salue de nouveau.

Moi, Joseph DONG, *évêque-coadjuteur*.

(A suivre)



## Historiettes philippines

A un petit de la classe de catéchisme, Sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus<sup>1</sup> demande que veut dire le mot transsubstantiation expliqué la veille:

« Mes enfants, pendant la messe, le prêtre change le pain en...

— En lui-même! (*In himself!*)

— Mais non! voyons, vous ne vous souvenez plus de la leçon d'hier. Essayez encore: Le prêtre, à la messe, change le pain...

— *In God's self!* (En Dieu lui-même!) »

Joli, n'est-ce pas? même si un compagnon a soufflé le mot!

\* \* \*

Les tout-petits du Kindergarten avaient une manière inventée par eux de prononcer certains mots anglais. La terminaison *al* avait le son *ah-l* et s'allongeait avec emphase. Sœur Thérèse-de-la-Sainte-Face<sup>2</sup> voulut corriger ce défaut de prononciation: « Maintenant, dit-elle à une petite qui venait justement d'étirer un *ah-l*, vous direz toujours *Sister Principal*, — pal, pal. » L'enfant comprit, car quelques heures plus tard, la Directrice de l'École était saluée d'un délicieux: « *Good morning, Sister Principal, pal, pal!* »

1. Yvonne GÉRIN, de Coaticook.

2. Thérèse LEBLANC, de Moncton, N.-B.

# Nécrologie



Mgr Adélarde Harbour, P. D., curé de la Cathédrale de Montréal; M. l'abbé Auguste Castonguay, **St-Agapit**; RR. SS. Marie Normand et Marie-Thomas-de-Villeneuve, des SS. de Sainte-Anne, **Lachine**; M. J.-A. Campbell, **Bedford**, père de notre Sœur Saint-Jean-l'Évangéliste; Mme Esdras Terrien, **Ottawa**, mère de notre Sœur Marie-Délia; M. le docteur Alfred Morisset, **Québec**, père de notre Sœur Agathe-de-Jésus; M. le notaire F. Fortin, **Bedford**; Mlle A. Charette, Mlle Béatrice Touchette, M. Wilfrid Prévost, M. E. Saumur, Mlle Corinne Mercier, M. Victor Robidoux, M. L. Boudreau, Mme J.-E. Saucier, M. A. Gosselin, Mme Joseph Brisson, M. Charles Bisson, M. Th.-E. Flinn, M. Jules Marchand, M. Jules Tremblay, Mme Armand Sauvé, M. Eugène Carpentier, Mlle Justine Ménard, M. Georges-H. Bétournay, Mme Narcisse Desjardins, **Montréal**; Mme Germain Desmarais, M. Félix Champagne, **Côte-des-Neiges**; Mme J.-H. Lamarche, Mme Ernest Déniger, **Outremont**; M. Georges Pelletier, **Ville-St-Pierre**; Mme Desrosiers, **Lachine**; M. Raoul Desrochers, M. Arthur Casgrain, M. Edmond Gravel, **Longueuil**; Mme Jean-Baptiste Poisson, Mme Alphonse Ayotte, **St-Lambert**; M. Jacques Garreau, **L'Abord-à-Plouffe**; M. Gaétan Valois, **Lachute**; Mme Vive Joseph Lortie, Mme André Layette, **Terrebonne**; M. Joseph Giral-

deau, **St-Jérôme**; M. Paul Favreau, **St-Constant**; M. et Mme Jacques Jodoin, Mme Stanislas Lussier, **Varenes**; M. Tarèse Lancôt, M. Elphège Primeau, **St-Constant**; Mlle Délia Lanoue, **St-Jacques de Montcalm**; Mme Gustave Guertin, Mme Antonio Roy, M. J.-C. Fiset, M. Mme Euclide Lefebvre, **Joliette**; M. Donat Tourangeau, M. Floriald Phaneuf, Mme Josaphat Lafortune, **St-Roch-de-l'Acigan**; Mme Joseph Thouin, Mme Lucien Desmarais, Mme Julien Rondeau, **Lanoraie**; Mlle Philomène Vigneault, **Berthierville**; Mme Joseph Chevalier, **Crabtree Mills**; Mme Clovis Patry, **St-Lin**; M. Joseph Grenier, **Shawinigan-Nord**; M. le notaire Paul Rinfret, **L'Ange-Gardien**; Mme Alfred Roy, **Arthabaska**; M. Thaumaturge Corriveau, **Bedford**; Mme Joseph Beaurivage, M. Honoré Lemieux, M. Joseph Ouellet, Mme Émilien Dussault, Mme Pierre-Alain Bélanger, M. Cyrille Bruyère, M. Ed. Desrochers, Mme Adjuvator Servais, **Québec**; Mme John Lévesque, **Carleton**; M. et Mme Philippe Lambert, **St-Gédéon de Frontenac**; Mme J.-A. Lefrançois, **Château-Richer**; Mme Nap. Vaillancourt, **Rivière-Lafleur, I. O.**; M. John Vibert, **Rivière-St-Jean**; Mme Ludger Gaudreault, **Les Éboulements**; M. Omer Lévesque, **Trois-Pistoles**; Mme Joseph Bélanger, **St-Jean-de-Dieu**; Mme Georges Blanchet, **Ste-Rose-du-Dégel**; Mme Joseph Dion, **St-Valérien**; M. Henri Ringuet, **Rimouski**; Mme Joseph Boudreault, **St-Joseph-de-la-Rive**; M. Rosaire Rioux, **Ste-Françoise**; M. J.-A. Gingras, Mme Wellie Fortin, Mlle Laura Landry, **St-Joseph-d'Alma**; M. Raymond Gingras, **La Tulipe**; Mme Adélarde Robitaille, **St-Raymond**; M. P.-E. Hudon, **Notre-Dame d'Hébertville**; M. Joseph Beaumont, **St-Bruno, comté du Lac-St-Jean**; Mme Edmond Guitard, M. Lionel Brassard, Mme Art. Dubois, **Dolbeau**; Mme Lionel Gagnon, M. Éphrem Savard, **St-Félicien**; Mme Henri Bonneau, **Roberval**; Mme J.-B. Soucy, **Marlboro, Mass.**; M. Hanoville, **Attleboro, Mass.**; Mlle Marie Lebel, **Lowell, Mass.**; Mme Anna Bélanger, **Salem, Mass.**; Mme Hélène Desrochers, **Brunswick, Maine**; Mme T. Boucher, Mme T. Jolicœur, M. Pierre Geoffrin, Mme Camille Robillard, **Montréal**; Mme Angus Mickie, **Lachine**; Mme Horace Guilmain, **Ste-Rosalie**; Mme Adélarde Choquette, **Varenes**; Mme Joseph Morin, **Labelle**; Mme J.-H. Couture, **Frampton**; Mme Victor Nadeau, **Québec**; Mme Philippe Boivin, **Bagotville**; M. J.-H. Ladouceur, M. Jimmy Vincent, M. Amable Lacharité, **Shawinigan**; Mme Alfred Daigneault, **Notre-Dame-de-Stanbridge**; Mme Joseph Walsh, **St-Elzéar de Beauce**.

UNE messe est célébrée chaque semaine dans la chapelle des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception aux intentions de leurs abonnés au PRÉCURSEUR et de tous leurs bienfaiteurs défunts.

# Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

## AU CANADA

- MAISON-MÈRE, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).  
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).  
HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière, Montréal (1).  
NOMINGUE, comté de Labelle, P. Q.  
RIMOUSKI, P. Q.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUÉBEC, 651, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Hôpital Oriental, 236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital Général, 3080, rue du Prince-Édouard.  
TROIS-RIVIÈRES, 466, rue Bonaventure.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 279, rue Principale.  
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.  
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

## AUX ÉTATS-UNIS

- MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant St.

## EN CHINE

- CANTON, 135, Tai San Road.  
KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.

## EN MANDCHOURIE

- SZEPINGKAI, Mission Catholique.  
PAITCHENGTZE, Mission Catholique.

## AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.  
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## AUX ÎLES PHILIPPINES

- MANILLE, 1111, rue Narra.  
MANILLE, Gagalangin, Corner S. del Rosario & Antipolo.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao.  
DAVAO, Davao Province.

## AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.  
LES COTEAUX, Haïti.  
ROCHE-À-BATEAU, Haïti.  
PORT-SALUT, Haïti.  
CAMP-PERRIN, Haïti.  
MIREBALAIS, Haïti.  
LIMBÉ, Haïti.  
CAP-HAÏTIEN, Haïti.  
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.  
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.  
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.  
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.  
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.

## EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
MZAMBAZI, Mzimba P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
VUA MISSION, Deep Bay P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

## À MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.

## EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

